

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-HUITIÈME NUMÉRO

FEVRIER 1886 - 88

MONTREAL:

CIE D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST. GABRIEL

1886

PAAP
BV
2815
Q3A5
no 28-36
1886-88

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1885.

49ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec.....	\$260.89	Rapporté.....	\$431.
Notre-Dame de la Garde.....	6.64	Sœurs du Bon Pasteur.....	8.
Archevêché.....	10.00	Saint-Patrice.....	
Grand Séminaire.....	32.50	St-Laurent du Havre.....	6.
Petit Séminaire.....	6.78	Faubourg St-Jean.....	267.
Hotel-Dieu.....	28.00	St-Roch.....	542.
Dames Ursulines.....	33.49	St-Sauveur (y compris \$125.00	
Hôpital Général.....	44.00	cont. de l'École des Frères).....	442.
Sœurs de la Charité.....	9.00	Asile des Aliénés.....	21.
Porté.....	\$431.80		\$1718.

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1718.69	Rapporté.....	\$3028.8
Adrien St.....	1.50	Bernard St.....	27.4
Agapit St.....	27.00	Berthier.....	6.0
Agathe Ste.....	38.36	Buckland.....	9.5
Alban St.....	23.80	Cajetan St.....	3.50
Alexandre St.....	15.00	Calixte St de Somerset.....	60.00
Ambroise St.....	111.85	Cap-Santé.....	33.60
Anastasie Ste.....	6.87	Cap-St-Ignace.....	86.20
Ancienne Lorette.....	139.60	Casimir St.....	46.40
André St.....	38.31	Catherine Ste.....	16.00
Ange Gardien.....	57.35	Charles St.....	51.22
Anges SS. de Beauce.....	7.30	Charlesbourg.....	60.07
Anne Ste de Beaupré.....	31.00	Chateau-Richer.....	25.04
Anne Ste de la Pocatière.....	135.00	Claire Ste.....	42.46
Anselme St.....	109.00	Collège de Lévis.....	17.76
Antoine St.....	18.60	Collège de Ste Anne.....	14.20
Antonin St.....	23.82	Côme St.....	7.13
Apolinaire St.....	14.00	Croix Ste.....	110.00
Aubert St.....	8.00	Couvent de J.-M., Sillery.....	5.00
Augustin St.....	202.17	Cyrille St.....	3.00
Basile St.....	20.00	David St.....	13.19
Beaumont.....	39.00	Denis St.....	52.71
Beauport.....	251.59	Deschambault.....	60.00
Porté.....	\$3028.81	Porté.....	\$3779.25

Rapporté.....	\$3779.25	Rapporté.....	\$5537.70
Eourenils.....	15.00	Léon St.....	5.00
Edouard St de Frampton.....	7.54	Lévis.....	247.91
Edouard St de Lotbinière.....	7.24	Lotbinière.....	28.80
ELOURÈRE St.....	4.70	Louise Ste.....	17.00
Elzéar St.....	18.25	Magloire St.....	6.55
Emmèlie Ste.....	8.20	Malachie St.....	1.10
Ephrem St.....	3.50	Marguerite Ste.....	4.00
Etienne St.....	3.25	Marie Ste.....	34.55
Eugène St.....	8.00	Martin St.....	6.30
Evariste St.....	9.00	Michel St.....	
Famille Ste.....	30.00	Mont-Carmel.....	4.20
Félix St du Cap Rouge.....	17.15	Narcisse St.....	4.00
Ferdinand St.....	15.00	Nicholas St.....	53.50
Ferréol St.....	33.00	N.-D. de Montauban.....	7.85
Flavien St.....	15.92	N.-D. du Portage.....	29.00
Foye Ste.....	51.60	Onésime St.....	2.00
François St de Beauce.....	14.10	Pacôme St.....	
François St I. O.....	30.30	Pamphile St.....	10.00
François St du Sud.....	45.35	Paschal St.....	67.35
Frédéric St.....	20.00	Patricé St de Beauvillage.....	3.00
Georges St.....	18.43	Paul St de Montminy.....	8.38
Germaine Ste.....	2.82	Perpétue Ste.....	3.00
Gervais St.....	39.50	Pétronille Ste.....	24.00
Gilles St.....		Philippe St de Néri.....	6.00
Grondines.....	75.00	Philomène Ste.....	7.00
Hélène Ste.....	34.00	Pierre St de Broughton.....	32.00
Hénédine Ste.....	19.50	Pierre St I. O.....	120.66
Henri St.....	68.60	Pierre St du Sud.....	26.00
Honoré St.....	2.54	Pointe-aux-Trembles.....	45.50
Inverness.....	24.50	Portneuf.....	36.55
Isidore St.....	50.22	Raphaël St.....	13.00
Ile-aux-Grues.....	64.25	Raymond St.....	51.70
Islét.....	121.40	Rivière-du-Loup.....	63.60
Jean Chrysostôme St.....	21.40	Rivière-Ouelle.....	9.40
Jean St Deschailions.....	47.55	Roch St des Aulnais.....	35.75
Jean St I. O.....	232.75	Romuald St.....	42.45
Jean St Port-Joly.....	78.00	Sacré-Cœur de Jésus.....	11.80
Jeanne Ste.....	45.00	Sacré-Cœur de Marie.....	7.00
Joachim St.....	53.35	Sébastien St.....	3.00
Joseph St de Beauce.....	96.00	Séverin St.....	4.05
Joseph St de Lévis.....	90.07	Sillery.....	
Julie Ste.....	26.13	Sophie Ste.....	
Justine Ste.....	1.25	Stoneham.....	2.85
Kamouraska.....	44.00	Sylvestre St.....	28.00
Lambert St.....	14.00	Thomas St.....	99.40
Lambton.....	7.00	Tite St.....	5.00
Laurent St.....	83.00	Ubalde St.....	4.00
Laval et Lac Beauport.....	4.24	Valcartier.....	5.00
Lazare St.....	36.85	Valier St.....	42.00
		Victor St.....	7.66
Porté.....	\$5537.70	Porté.....	\$6814.51

Montant des contributions.....	\$6814.51
Intérêt et dons divers.....	138.81
Legs de Dame Catellier (de St Anselme).....	1200.00
Legs de Demoiselle Délina Bérubé (de Kamouraska).....	20.00
Legs de Dame Cécile Parent (Hôpital Général).....	75.00
Legs de Sieur François Fortin (St Pierre, I. O.).....	300.00
Legs de Demoiselle P. Girardin (du Faub. St-Jean).....	50.00
Legs de Sieur Amable Gosselin (de St-Laurent).....	100.00
Total de la recette.....	\$8698.32

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1885,
et finissant le 1er octobre 1886.*

Somme mise à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 700.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
“ à Mgr Lorrain (missions sauvages du Saint-Maurice).....	400.00
“ à Mgr Bossé (missions des Naskapis).....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	733.65
Mission de St-Achillée.....	100.00
“ de St-Alphonse.....	100.00
“ de Ste-Apolline.....	60.00
Eglise de St-Etienne.....	25.00
Mission de St-Hilaire de Dorset.....	100.00
“ de St-Magloire.....	30.00
“ d'Inverness.....	48.00
“ de Stadacona.....	30.00
“ de Ste-Perpétue.....	100.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de Notre-Dame de Montauban.....	100.00
“ de St-Méthode d'Adstock.....	100.00
“ de St-Nérée.....	100.00
“ de St-Odilon de Cranbourne.....	100.00
“ de St-Prosper de Watford.....	150.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	100.00
“ de St-Samuel.....	100.00
	<hr/>
	\$5326.65
Missionnaire de St-Adolphe et de Stoneham.....	220.00
“ de St-Adrien et de St-Alphonse.....	100.00
“ d'Ashford.....	30.00
“ de Coleraine et Price.....	25.00
“ de St-Côme.....	25.00
“ de St-Damase.....	75.00
“ de St-Damien et de St-Philémon.....	120.00
“ de St-Eleuthère.....	150.00
“ de St-Etienne.....	60.00
“ de Ste-Germaine et de Ste-Rose.....	75.00
“ d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste.....	200.00
“ de Ste-Justine.....	350.00
“ de Laval et du Lac Beauport.....	200.00
“ de St-Magloire.....	160.00
“ de St-Marcel et de Ste-Apolline.....	200.00
“ de St-Martin.....	250.00
“ de St-Nérée.....	120.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de St-Pamphile.....	50.00
“ de St-Paul de Montminy.....	100.00
“ de Ste-Perpétue et de St-Benoit.....	250.00
“ de St-Samuel.....	50.00
“ du Sault-au-Cochon.....	25.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	25.00
“ de St-Séverin.....	75.00
“ de St-Ubalde.....	50.00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150.00
	<hr/>
Total des allocations.....	\$8611.65

RÉSUMÉ.

Recette de 1885.....	\$8698.32
En caisse de l'an dernier.....	4913.33
	<hr/>
Total.....	\$13611.65
Somme allouée pour 1885-86.....	8611.65
	<hr/>
Reste en caisse.....	\$5000.00

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.
1885.

En caisse de l'an dernier.....	\$ 0.55
Diocèse de Québec.....	1121.44
“ de Montréal.....	870.25
“ d'Ottawa.....	551.58
“ de St-Hyacinthe.....	425.22
“ des Trois-Rivières.....	289.00
“ de Sherbrooke.....	166.50
“ de Rimouski.....	128.27
“ de Chicoutimi.....	34.00
Vicariat apost. de Pontiac.....	135.76

\$3717.57

Donné à Mgr Taché.....	\$ 927.07
“ à Mgr Grandin.....	927.07
“ à Mgr Faraud.....	927.06
“ à Mgr Lorrain.....	468.87
Payé pour lettres de change.....	8.29
“ compte pour Mgr Bossé.....	128.60
Balance en main pour Mgr Bossé.....	341.11

\$3717.57

Collectes pour les Lieux Saints.
1885.

Diocèse de Québec.....	\$1190.83
“ de Montréal.....	825.00
“ des Trois-Rivières.....	414.00
“ de St-Hyacinthe.....	373.63
“ de Rimouski.....	245.18
“ d'Ottawa.....	166.30
“ de Sherbrooke.....	145.42
“ de Chicoutimi.....	37.00
Vicariat apost. de Pontiac.....	87.59

\$3484.90

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A QUÉBEC

L'HONORABLE P. GARNEAU, PRÉSIDENT,
M. THEOPHILE LEDROIT, VICE-PRÉSIDENT,
M. J. A. CHARLEBOIS, SECRÉTAIRE,
M. HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER,
TRÈS-RÉV. C.-E. LÉGARE, V. G.,
HON. THOS. MCGREEVY,
M. J.-ELIE MARTINEAU,
M. CYRILLE TESSIER,
M. FRS KIROUACK.

HENRI TETU, PTRE.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1885.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame.....	\$380.80	Rapporté.....	\$1055.23
St-Pierre.....	350.00	St-Jacques.....	90.00
Cathédrale.....	125.13	St-Jean-Baptiste.....	85.00
St-Joseph.....	100.15	Notre-Dame de Grâce.....	67.00
Frères des Ecoles chrétiennes		Ste-Cunégonde.....	58.00
Ecole St-Laurent.....	39.20	Séminaire de Philosophie....	29.28
“ St-Jacques.....	44.81	Hotel-Dieu.....	26.00
“ St-Patrice.....	15.14	Hochelaga.....	12.00
	99.15	Sacré-Cœur.....	11.75
Porté.....	\$1055.23	Total.....	\$1434.26

CAMPAGNES.

L'Assomption.....	\$ 183.00	Rapporté.....	\$2539.27
Boucherville (2 ans).....	180.00	Valleyfield.....	31.50
St-Barthélemi.....	143.00	St-Hubert.....	30.50
St-Rémi.....	111.50	St-Alexis.....	30.00
Verchères.....	110.00	Ste-Théodosie.....	29.65
Laprairie.....	106.71	St-Sauveur.....	29.00
St-Roch de l'Achigan.....	104.00	St-Jacques-le-Mineur.....	28.73
St-Constant.....	91.00	St-Louis de Gonzague.....	28.00
Varennes.....	88.00	Lavaltrie.....	27.45
Longueuil.....	80.00	Lachenaie.....	27.25
Rigaud.....	72.45	Pointe-Claire.....	25.00
St-Jacques de l'Achigan.....	71.00	Repentigny.....	22.75
St-Michel de Napierville....	69.00	Convent du Sacré-Cœur.....	20.00
Terrebonne.....	68.76	St-Augustin.....	20.00
Contrecoeur.....	66.40	Ste-Adèle.....	19.00
Ile Dupas.....	55.25	Ste-Anicet.....	18.00
Berthier.....	55.00	St-Laurent.....	18.00
St-Cuthbert.....	54.75	Ste-Philomèn.....	17.75
St-Edouard.....	53.55	Ste-Anne du Bout de l'Isle..	17.00
Ste-Rose.....	52.70	St-Jean-Chryostôme.....	17.00
St-Sulpice.....	52.00	Lanoraie.....	16.15
Ste-Anne des Plaines.....	50.00	Ste-Martine.....	15.00
St-Martin.....	50.00	Longue-Pointe.....	14.50
Ste-Thérèse.....	48.50	St-Eustache.....	14.00
Ste-Geneviève.....	47.00	Pénitencier (St-Vinc. de Paul)	13.84
St-Polycarpe.....	45.00	St-Jean.....	12.44
St-Félix de Valois.....	41.00	St-Timothée.....	12.00
St-Thomas.....	40.00	Rivière des Prairies.....	12.00
St-Isidore.....	38.80	St-Jérôme.....	11.80
St-Philippe.....	38.00	St-Clet.....	11.00
Convent de Lachine.....	36.00	Ste-Barbe.....	10.30
St-Vincent de Paul (Laval)...	35.75	Ile Perrot.....	10.00
Lachine.....	35.00	Ste-Julie.....	10.00
Beauharnois.....	35.00	St-Urbain.....	10.00
St-Cyprien.....	34.00	St-Paul l'Ermite.....	10.00
Joliette.....	34.00	St-Hermas.....	9.00
Pointe-aux-Trembles.....	31.60	St-Esprit.....	8.50
Sault-au-Récollet.....	31.55	St-Calixte.....	8.50
Porté.....	\$2539.27	Porté.....	\$3204.88

Rapporté.....	\$3204.88	Rapporté.....	\$3278.50
Convent de Longueuil.....	8.50	St-Rédempteur.....	4.48
St-Jean de Matha (84).....	8.00	St-Justine.....	3.00
Ste-Mélanie.....	8.00	St-Benoit.....	3.00
Les Cèdres.....	7.25	St-Luc.....	3.00
Sharrington.....	7.20	Vaudreuil.....	2.45
St-Zotique.....	7.00	St-Placide.....	2.15
Ile Bizard.....	6.50	Ste-Béatrix.....	2.00
Ste-Scholastique.....	6.00	St-Colomban.....	1.70
Chertsey.....	5.50	St-Damien.....	1.00
Ste-Agathe.....	5.00	St-Stanislas.....	1.00
Ste-Dorothée.....	4.67	B. Alphonse.....	0.64
		St-Lin.....	0.50
Porté.....	\$3278.50		

\$3303.42

DIVERSES SOURCES.

Legs "Lalumière" (St-Hubert).....	\$ 50.00
" "Beaudry" (Pointe-aux-Trembles).....	50.00
" "Roy" (Les Cèdres).....	25.00
Intérêt, constitut, loyer, etc., etc.....	736.07
Total.....	\$361.07

RECAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1885.

Ville et Banlieue.....	\$1434.26
Campagnes.....	3303.42
Diverses sources.....	861.07
Grand Total.....	\$598.75

*Titul des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation
de la Foi, à Montréal, pour l'année 1885.*

RR. PP. Oblats.....	\$920.00
RR. PP. Jésuites.....	120.00
Œuvre des Tabernacles.....	100.00
Missions du Nord-Ouest.....	100.00
" de Madawaska.....	50.00
Eglise de Lachute.....	100.00
" St-Michel des Saints.....	100.00
" St-Hippolyte.....	40.18
" Ste-Lucie.....	100.00
" Ste-Clotilde.....	250.00
" Dundee.....	16.00
Presbytère de St-Hippolyte.....	100.00
Ecole de Ormstown.....	50.00
Terrain de Ste-Barbe.....	25.00
Missionnaire de St-Thomas d'Aquin.....	50.00
" Howick.....	100.00
" Ste-Clothilde.....	100.00
" Chilton.....	20.00
" St-Colomban.....	200.00
" B. Alphonse.....	100.00
" Lachute.....	100.00

Porté.....\$2741.18

Rapporté.....	\$2741.18
Missionnaire de Dundee.....	100.00
“ St-Calixte.....	75.00
“ Ste-Béatrice.....	75.00
“ Ormstown.....	100.00
“ Rawdon.....	75.00
“ Sts-Julienne.....	75.00
“ St-Donat.....	200.00
“ St-Damien.....	75.00
“ St-Côme.....	125.00
“ Ste-Emmélie.....	125.00
“ Hinchinbrooke.....	150.00
“ Ste-Marguerite.....	125.00
“ St-Michel des Saints.....	150.00
“ St-Hippolyte.....	125.00
“ Ste-Lucie.....	125.00
“ St-Zénon.....	125.00
“ Ste-Barbe.....	100.00
“ Caughnawaga.....	200.00
 Total.....	 \$4866.18

Déboursés.

Allocations de 1885.....	\$4866.18
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assu- rances, etc., etc.....	459.72
 Total des déboursés.....	 \$5325.90

R É S U M É.

En caisse au 31 Décembre 1884.....	\$7083.72
Recettes de 1885.....	5598.75
 Total.....	 \$12682.47
 Déboursés de 1885.....	 \$5325.90
En caisse au 31 Déc. 1885 pour faire face aux dépenses de 1886.....	\$7356.57

Evêché de Montréal, 31 Décembre 1885.

J. A. VAILLANT, PRÊRE, Sec.-Trés.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1885.

Les Trois-Rivières.....	\$197.11	Papporté.....	\$939.65
Dam s Ursulines (3 Riv.)....	28.17	Mont-Carmel.....	1.75
Les Frères (3 Riv.).....	18.08	St-Narcisse.....	12.38
Maskinongé.....	100.00	St-Stanislas.....	32.35
La Rivière du Loup.....	92.63	St-Tite.....	28.99
St-Léon.....	91.62	Ste-Thècle.....	15.00
Yamachiche.....	75.00	St-Alexis.....	6.60
St-Sévère.....	17.10	St-Paulin.....	25.31
St-Barnabé.....	30.00	St-Justin.....	
St-Etienne.....	20.64	St-Didace.....	
St-Boniface.....	37.25	Ste-Ursule.....	
Ste-Madeleine du Cap.....	8.11	Ste-Flore.....	
Champlain.....	60.00	St-Elie.....	
Batiscan.....	35.00	La Pointe du Lac.....	
Ste-Anne de la Pérade.....	29.80	St-Jacques des Piles.....	
St-Prosper.....	15.00	Un Particulier.....	200.00
Ste-Geneviève.....	19.45	“ (Oconto, Wis.,	
St-Luc.....	3.00	U. S.).....	6.30
St-Maurice.....	61.69	Par divers.....	74.62
Porté.....	\$939.65	Total.....	\$1342.65

Montant collecté.....\$1342.65
 Balance en caisse le 31 Déc. 1884..... 76.58

Total en main.....\$1419.23

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1885.

A Mgr Grandin.....	\$100.00
Aide à quelques prêtres.....	120.00
St-Jacques des Piles et Missions du St-Maurice.....	120.00
Ste-Thècle.....	60.00
St-Elie.....	90.00
St-Matthieu.....	80.00
Annales, impressions, voyages, etc., etc.....	848.53

Total.....\$1419.23

Total de la recette.....\$1419.23
 Sommes allouées..... 1419.23

Evêché des Trois-Rivières, 31 Décembre 1885.

L. SÉV. RHEAULT, P^{TR}E, CHAN.,
 Trésorier.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse de St-Hyacinthe pour l'année 1885.

RECETTE.

St-Denis.....	\$146.00	Rapporté.....	\$997.59
St-Antoine.....	123.50	St-Pie.....	16.80
St-Hyacinthe.....	100.00	St-Hilaire.....	16.58
St-Ours.....	70.00	Upton.....	15.28
St-Alexandre.....	59.00	St-Anne.....	15.10
Belceil.....	58.00	St-Charles.....	15.00
N.-D. de St-Hyacinthe.....	50.00	La Présentation.....	15.00
Ste-Rosalie.....	45.00	St-Angèle.....	11.10
St-Jean-Baptiste.....	33.83	St-Victoire.....	11.00
St-Sébastien.....	29.50	St-Dominique.....	10.08
St-Théodore.....	27.78	St-Athanase.....	10.00
St-Grégoire.....	26.40	St-Barnabé.....	9.30
St-Césaire.....	25.24	St-Georges.....	8.00
St-Simon.....	25.00	St-Mathias.....	7.94
St-Aimé.....	23.00	St-Marcel.....	7.50
Stanbridge.....	21.50	St-Judes.....	6.20
St-Marc.....	20.25	Milton.....	5.90
St-Roch.....	20.00	St-Valérien.....	5.00
Ste-Madeleine.....	20.00	St-Liboire.....	5.00
Farnham.....	19.50	Roxton.....	4.10
Ste-Brigide.....	18.73	Richelieu.....	3.15
St-Robert.....	18.00	St-Louis.....	2.00
St-Hugues.....	17.36	Dunham.....	1.00
		W. Shefford.....	0.85
Porté.....	\$997.59	Total.....	\$1199.47

DÉPENSE.

Au Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Annales.....	49.80
Visite Pastorale.....	41.42
Voyages.....	8.25
Aux Missionnaires.....	570.00
Chapelles de Missions.....	130.00
Total.....	\$1199.47

J. A. GRAVEL, V. G., Proc.

DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

Propagation de la Foi—Exercice 1885-86.

RECETTES.

Rimouski [y compris \$7.60 du Grand Séminaire].....	\$46.10	Rapporté.....	\$348.41
Carleton.....	32.00	St-Angèle.....	3.64
Bic.....	30.36	St-Rose.....	3.50
L'Île Verte.....	22.20	St-Epiphane.....	3.40
Les Trois-Pistoles.....	20.35	St-Gabriel.....	2.50
St-Fabien.....	20.00	St-Charles de Caplan.....	2.00
St-Flavie.....	19.40	Douglstown.....	2.00
St-Arsène.....	18.00	Cap d'Espoir.....	1.90
Cacouna.....	17.00	New Port.....	1.85
La Grande Rivière.....	15.23	St-Clément et St-Cyprien....	1.80
St-Octave.....	14.00	St-François-Xavier.....	1.50
St-Simon.....	13.50	St-Damase.....	1.30
St-Anaclet.....	12.80	St-Bonaventure.....	1.12
Matane.....	12.20	St-Godefroi.....	1.00
St-Luce.....	10.60	La Rivière au Renard.....	1.00
St-Eloi.....	9.38	Port-Daniel.....	1.00
St-Anne-des-Monts.....	8.75	St-Moise.....	1.00
St-Edouard-des-Méchins.....	5.29	Mont-Louis.....	1.00
Notre-Dame-du-Lac.....	4.50	St-Louis du Ha Ha.....	0.99
St-Jean de Dieu.....	4.35	St-Ulric.....	0.80
St-Félicité.....	4.30	St-Paul de la Croix.....	0.70
Gaspé.....	4.25	Paspébiac, bal. de 1884.....	0.50
St-Joseph de Lepage.....	3.85	Cloridorme.....	0.45
		St-Françoise.....	0.43
Porté.....	\$348.41	Total.....	\$383.79

R E S U M É.

Recettes.

Balance en mains le 31 décembre 1884.....	\$ 84.83
Contributions de 1885.....	383.79
Intérêt sur dépôts en 1885.....	7.28
	<u>\$475.90</u>

Dépenses.

Aide aux curés et missionnaires pauvres en 1885....	\$390.00
"Annales" et fret.....	26.61
Balance en mains.....	59.29
	<u>\$475.90</u>

ATHABASKA-MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. LE CORRE, DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE,
MISSIONNAIRE DANS L'ATHARASKA MACKENZIE.

La fête de saint Pierre au fort Simpson.

Mission Providence, 29 juin 1885.

Aujourd'hui, à l'occasion de cette grande fête catholique, je me plaisais, dans un entretien de retraite mensuelle, à rappeler à nos Frères et à nos Sœurs les prérogatives et les vertus du pauvre pêcheur de Bethsaïde, et les raisons toutes particulières que nous avons de recourir avec confiance à la protection et à la charité ardente de cet ami de Jésus. Saint Pierre vivait du produit de ses pêches au moment où le Sauveur le prit à sa suite ; et nous aussi, dans cette mission, comme dans la plupart des missions du Nord, à cette époque, nous n'avons que cette ressource pour élever notre jeune et nombreuse famille. Chaque matin, après les exercices religieux de cette première heure du jour, l'un de nos Frères s'embarque dans un petit esquif et va, de l'autre côté du fleuve, visiter ses *rets* ou filets. C'est vingt, trente, quarante poissons, c'est-à-dire un repas ou deux pour nos trente et quelques enfants : poissons blancs, nez cassés, dorés, carpes, truites, poissons bleus, brochets, loches, tout

est bon ; et la part est souvent si petite, l'appétit si vif, que tous les autres commensaux de la mission, c'est-à-dire quinze chiens et deux cochons qui vivent des restes, se battent à outrance pour se disputer quelques arêtes religieusement nettoyées par les petits doigts de nos enfants...Heureusement les cochons (c'est de l'histoire naturelle que je fais là, à propos de la pêche de saint Pierre) ont pris le parti d'imiter les bêtes à corne et de brouter de l'herbe, à défaut de mieux. Mais l'herbe elle-même leur est disputée énergiquement par des myriades de sauterelles, qui sont écloses aux premières chaleurs et grossissent à vue d'œil. Si le bon Dieu n'intervient pas, non-seulement l'herbe, mais l'orge et le peu de blé que nous avons semé, auront disparu avant longtemps. Quand donc serons-nous délivrés de ce fléau ?

Puis, une autre raison de notre confiance dans le Prince des apôtres, c'est que son vœu le plus cher, au sein de la gloire comme durant ses travaux et ses courses ici-bas, est celui de son divin Maître, celui de son noble successeur, de défendre le troupeau contre les loups ravisseurs, la vérité contre l'erreur, et de rassembler toutes les âmes, âmes privilégiées des lumières de la civilisation comme âmes des pauvres sauvages des bois, en un seul et même bercail et sous la même houlette. Eh bien, nous sommes, dans cette mission, placés au centre de la lutte. Le protestantisme nous étreint de toutes parts, et, avec ses richesses et sa propagande active, cherche à battre en brèche le cher édifice que nous nous efforçons d'élever et de consolider au prix de tous les genres de fatigues et de dévouement. Les évêques, les ministres, les maîtres d'école, les adhérents anglais, qui sont placés à la tête des différents postes de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson et influencent comme ils veulent les tribus, par les ressources dont ils sont dépositaires, forment aujourd'hui comme une armée. Ils ont encore peu de

prosélytes, mais l'indifférence et l'apathie suivent leurs pas, et leur passage, leur séjour dans les loges indiennes ou dans les salles des postes de traite où les sauvages se rassemblent, sont signalés assez généralement par un refroidissement de ferveur, par une abstention marquée à la prière durant quelque temps. Voilà le mal que nous avons à déplorer dans cette mission. Tous nos Esclaves de la Providence sont baptisés catholiques, et hier encore cinq de leurs enfants nous étaient présentés pour devenir chrétiens. Ils sont tous catholiques, et lorsque le ministre anglican du fort Simpson, appuyé du fanatisme, hélas ! prépondérant du commis de poste, essaya à diverses reprises de les détourner de la mission, il ne put réussir à gagner, ni par présents, ni par menaces, un seul d'entre eux... Je me trompe, un misérable *bigame* excommunié se donna à lui, et ce fut toute sa moisson !

Mais cet attachement à notre sainte religion ne va pas encore, hélas ! jusqu'à leur faire accomplir leur devoir de chrétien ; ils prient volontiers, lorsqu'ils viennent ici ; mais il faut les pousser à se confesser, et il est presque impossible de les rassembler, pour les instruire, à cause de cette indifférence pratique. Ah ! quel contraste pour moi entre ces pauvres Esclaves et les tribus Montagnaise et Peau-de-Lièvre, au milieu desquelles j'ai vécu quelque temps ! Cependant je ne me décourage pas, et, fixé à cette mission au labeur si ingrat vis-à-vis des sauvages, mais si consolante et si fructueuse, quand on envisage la petite pépinière de familles vraiment catholiques que notre école et notre orphelinat préparent pour l'avenir et pour tout le vaste territoire du nord, je me mets sérieusement à l'étude de la langue esclave, qu'on n'a pas encore connue comme il faut, et qui est peut-être la clef de la conversion entière de ces sauvages.

Voilà la raison principale pour laquelle nos cœurs ces

jours-ci s'élancent vers le chef des apôtres ! Nous baisons, comme lui, nos chaînes d'amour des âmes et d'obéissance religieuse : ah ! que n'avons-nous aussi parfois, comme lui, le don des langues ! L'étude persévérante et la patience dans la lutte seront nos armes, avec la grâce de Dieu. D'ailleurs, la charité de nos compatriotes, ce filon d'or exploité aujourd'hui par tant d'œuvres catholiques en souffrance, et plus généreux à mesure qu'il est plus fouillé, viendra encore à notre aide. Par ses aumônes, elle permettra aux missionnaires de faire face aux frais des expéditions lointaines dans les camps indiens, et de faire, à leur tour, la charité aux misères sans nombre qu'ils y rencontrent ; par ses aumônes, elle laissera au prêtre plus de facilité pour s'occuper de l'étude des langues, si difficiles parfois, de ces nombreuses tribus, en le débarrassant, en partie, des travaux manuels que la pauvreté lui impose. Par ses aumônes aussi, elle nous aidera à recueillir encore plus d'orphelins et à gagner les familles par leurs enfants.

La Persécution dans l'Extreme Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TCHÉ-KIANG (CHINE.)

Lettre de Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché-Kiang, à M. Fiat, Supérieur général de la Congrégation de la Mission.

Ning-Po, le 18 septembre 1884.

Je vous ai promis de n'épargner aucune précaution pour conjurer les périls qui menacent les missionnaires et nos Sœurs. Sans une grande confiance en Dieu, je devrais désespérer de pouvoir remplir ma promesse. Les moyens humains sont presque épuisés et le flot des rumeurs et des menaces monte de plus en plus. Seuls les mandarins pourraient l'arrêter. C'est même leur devoir à plus d'un point de vue, surtout depuis que la Cour de Pé-King a proclamé un édit, leur enjoignant de garantir la sécurité de tous les Européens, y compris les Français, consuls, marchands ou missionnaires, qui se trouvent dans l'intérieur de la Chine et vivent en paix. Or, cet édit n'est pas pris au sérieux par nos mandarins du Tché-Kiang ; ils n'en tiennent aucun compte ou tâchent par une foule de prétextes d'en éluder les clauses qui nous concernent. Pour nous chasser, les uns affirment que nous n'avons aucun droit à la protection garantie par l'édit impérial.

“ Cette protection, disent-ils, n'est accordée qu'à ceux qui vivent en paix. Or, dans vos résidences, vous cachez des canons, des armes, des munitions de guerre, des espions, etc. Evidemment votre attitude est peu pacifique. Donc vous ne pouvez invoquer l'édit impérial.”

C'est en vain que nous les prions de venir eux-mêmes visiter nos maisons, pour s'assurer de la vérité ou de la fausseté de leurs accusations ! ils s'en garderaient bien. Leur mau-

vaise volonté serait mise au grand jour, et il faudrait recourir à de nouveaux expédients. Mais il est difficile d'en trouver de capables de les convaincre. Ils s'épargnent cette fatigue et répètent plus fort leurs assertions mensongères.

D'autres, au contraire, nous abordent avec tous les témoignages d'une profonde compassion. Vraiment ils ont le cœur navré de nous mettre à la porte. Ils savent que nous sommes des gens pacifiques, étrangers aux choses politiques ; ils louent nos bonnes œuvres qu'ils connaissent très bien ; ils vantent nos intentions, exaltent nos mérites et nos institutions et, malgré tout, nous prient de partir.

— “ Pourquoi ? ” osons-nous leur demander.

— “ Hélas ! malgré toute notre bonne volonté, il nous est impossible de vous protéger plus longtemps. ”

— “ Mais pourquoi nous protéger ? Quel danger courons-nous donc ? ”

— “ Quoi, vous ne savez pas encore ? Vous allez être massacrés et vos établissements pillés, saccagés, etc. Le peuple et les soldats sont irrités contre vous. De graves conspirations vous menacent. Nous sommes dans l'impuissance absolue de les comprimer. Voilà pourquoi hâtez-vous de partir. Nous vous avertissons par amitié et dans vos intérêts. Plus tard vous reviendrez. En attendant, nous prendrons des mesures énergiques pour conserver tous vos établissements. ”

— “ Pardon, rien ne presse encore. Un peu plus lentement. D'abord nous nions que le danger soit aussi grave que vous le prétendez et il pourrait bien n'exister que dans votre imagination. Le peuple, en effet, nous est très sympathique, du moins, en général : car, il ne faut pas parler des pillards, des fumeurs d'opium, des voleurs, qui, pour diverses raisons, voudraient nous congédier, les uns pour l'appât du butin, les autres pour satisfaire leur rancune et leur haine. Mais la partie saine du peuple, si elle n'est pas indirectement excitée contre nous, n'en viendra jamais à des actes de violence. Les païens eux-mêmes l'avouent et notre présence les rassure, au milieu de toutes les rumeurs sinistres qu'a soulevées la guerre. Il en est de même des soldats. Quand ils sont malades, ils demandent à leurs chefs la permission de venir se faire soigner aux dispensaires ou dans les hôpitaux des Sœurs. Ils

sont très flattés quand un missionnaire leur adresse la parole et savent très bien dire : "Ce n'est pas un Français comme ceux qui font la guerre." Si donc personne ne les pousse, ils nous laisseront tranquilles, à moins d'un cas de révolte, occasionnée par l'impuissance des mandarins à payer leur solde. Car, alors, ils se paieraient eux-mêmes en pillant les braves gens. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, nous aviserions. Jusqu'à présent, nous ne craignons d'autres dangers que ceux qui résultent de la mauvaise foi des mandarins, qui pourraient, en secret, exciter une émeute contre nous et arriver volontairement trop tard pour la réprimer. Ainsi leurs désirs seraient satisfaits et leur responsabilité sauvagée.

"En second lieu, supposé même que le danger soit aussi imminent que vous l'affirmez, nous nions votre impuissance à le conjurer. Vous avez mille moyens pour un de le prévenir et de l'étouffer. Le peuple craint votre autorité et respecte vos ordres, surtout quand ils sont accompagnés d'une sanction sévère ; il suffit donc de faire un édit pour nous protéger. D'autres mandarins ont agi ainsi ailleurs et ont parfaitement réussi. Pourquoi ne pas prendre les mêmes mesures ? Comment pouvons-nous croire à la sincérité de vos paroles ? Avant tout donnez-nous quelque témoignage de votre bonne volonté ; faites un effort, un effort quelconque ; en un mot, tentez au moins quelque démarche, avant d'affirmer votre impuissance à nous défendre. Mais vous refusez d'agir ; vous ne voulez prendre aucune mesure et vous voulez que, convaincus en même temps de votre impuissance et de votre bonne volonté, nous abandonnions le poste ! Impossible. Notre devoir est d'y rester, et le vôtre de nous y protéger efficacement. Vous répondez de tous les malheurs qui pourraient arriver à nos personnes, à nos œuvres, à nos établissements, etc., et tôt ou tard on vous en demandera compte. En attendant voici une petite note : c'est l'inventaire de nos maisons. Quant à nos personnes, vous en répondez."

— "Non ! non ! reprennent ces braves gens. Notre devoir était de vous avertir. Nous l'avons fait. Maintenant notre responsabilité est dégagée. Tant pis pour vous, s'il vous arrive quelque malheur. Le peuple est mauvais et les soldats pires encore. Prenez garde."

Tel est, en résumé, le sens de nos négociations actuelles avec les mandarins. Leur mauvaise foi est manifeste. A tout prix, ils veulent nous forcer de partir, et pour le faire sans se compromettre pour l'avenir, ils allèguent ou nos agissements politiques qui nous privent du droit de garantie accordé par l'édit impérial, ou leur impuissance radicale pour nous faire jouir des avantages de ce droit.

Au commencement, ils alléguaient sans cesse le principe des lois internationales, en vertu desquelles tout Français devait immédiatement quitter le territoire chinois, à cause de la guerre qui séparait les deux pays. C'était leur grand cheval de bataille. Il fut en partie détruit par un article écrit par des missionnaires, article signé par un païen et tendant à prouver que cette loi ne pouvait nous atteindre. Les raisons étaient solides et nombreuses, et, qui plus est, par un bonheur incroyable, l'article fut reproduit dans un journal chinois acharné contre les chrétiens et surtout contre les Français. Enfin, le coup de grâce fut donné à ce système des mandarins par l'édit impérial de Pé-King.

Cet édit, cependant, peut bien n'être qu'un masque, un semblant de générosité pour endormir les autres nations et atténuer d'avance sa responsabilité au Tché-Kiang ; il semble une vraie comédie inventée pour tromper l'opinion et laisse aux mandarins toute latitude de l'appliquer suivant les circonstances. Ces Pères et Mères du peuple, dans leur profonde logique, sont même convaincus que les missionnaires et les Sœurs de nationalité même non française ne peuvent aucunement en bénéficier. Car, par le fait même qu'ils sont missionnaires ou Sœurs, ils sont Français, puisque, d'après eux, tout Français est catholique et tout catholique est Français. C'est un *Quiproquo* qu'ils affectent de ne pas saisir, malgré toutes les leçons qui leur ont été données sur cette matière. Une telle opinion me fait craindre qu'après l'expulsion des missionnaires et des Sœurs, viendra le tour de nos pauvres chrétiens. Les menaces et les malédictions dont les accablent les païens ne font que trop pressentir ces malheurs. Parce qu'ils sont catholiques, on dirait qu'ils sont étrangers et traîtres à leur pays et qu'il faut les traiter comme tels. Ces chers néophytes le sentent bien et font des vœux ardents, de ferventes

prières pour le succès de nos armes, bien persuadés que les victoires de la France seront pour eux une garantie de paix et de liberté, tandis que le moindre échec, subi par nos soldats, pourrait amener de sanglantes persécutions. Nous en avons une preuve manifeste dans les tracasseries que nous subissons de la part des mandarins. Ils veulent se venger de la défaite de leurs soldats, et exercent contre nous de cruelles représailles.

La province du Tché-Kiang et celle du Fo-Kien dépendent, civilement, du même vice-roi qui réside à Fou-Tchéou. C'est dans les environs de cette ville, ou plutôt dans la rivière qui y conduit, que nos soldats, à plusieurs reprises, ont culbuté l'armée chinoise. Or la mission du Fo-Kien est occupée par les RR. PP. Dominicains, espagnols en grande majorité. Les mandarins, jusqu'à présent, n'osent pas trop les tracasser, puisqu'ils n'appartiennent pas à une nation belligérante et qu'ils ont des consuls dans les ports et un ministre bon catholique à Pé-King. Ils s'en prennent donc à nos missionnaires au Tché-Kiang, province voisine du Fo-Kien, théâtre de la guerre actuelle.

Une autre raison qui nous attire toutes ces persécutions et que je tiens d'une bouche tout à fait autorisée, de M. X. consul anglais, qui est *en très bonnes relations* avec le *Tao-tai* de Ning-Po, notre plus redoutable ennemi. Les mandarins savent très bien qu'en France, il y a un parti influent qui aime et protège les missionnaires, les Sœurs et les chrétiens de Chine. Ils espèrent donc, en nous persécutant, forcer la main à ce parti, le mettre au pied du mur, et amener la France, par sa médiation, à demander la paix. J'ai fait répondre que, plus nous serons maltraités, plus nos concitoyens auront à cœur de venger nos droits.

Actuellement, tout le monde est sur la brèche et défend pied à pied le terrain. Cependant le danger augmente ; l'orgueil des mandarins ne veut pas céder. A chaque victoire des Français, ils nous envoient un nouvel ordre d'expulsion. Bientôt viendra le moment décisif ou de partir ou de braver en face la colère des mandarins et de risquer les chances d'une existence énergique. S'ils emploient la violence contre nous, passe encore ! Mais s'ils ne font que rester passifs, exté-

rieurement, et soulèvent en secret le peuple, de graves malheurs nous menacent... Les missionnaires sont prêts et tous m'ont demandé à rester au poste jusqu'à la fin. Bien des Sœurs auraient la même ambition ; mais jé ne puis les exposer à ce point. Il faudra donc les faire partir, pour éviter un danger extrême. Mais, si elles partent, que vont devenir leurs grandes filles ? Les païens ont les yeux sur elles. Elles vont être abandonnées à la cruauté et à la brutalité de gens sans mœurs.

Les Sœurs ne peuvent y consentir. Elles ne peuvent non plus les emmener. Que faire ? Prier, demander un miracle. Nous le faisons tous les jours et espérons contre toute espérance.

CHINE.

Lettre de Mgr Chausse, coadjuteur du Kouang-Tong, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Hong-Kong, 27 octobre 1884.

Vous avez sans doute appris les tristes événements qui se sont succédés dans la province du Kouang-tong, depuis que les relations diplomatiques entre la France et la Chine ont été rompues ; néanmoins, je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne venais moi-même aujourd'hui vous donner des détails sur notre situation actuelle.

Quoique la vie du missionnaire soit remplie de fatigues et de labeurs, il y a des circonstances où son courage subit de bien plus dures épreuves ; c'est lorsqu'éloigné du troupeau qu'il a rassemblé avec tant de peine, il voit égorger ses brebis sans pouvoir les défendre contre la dent du loup. Nous traversons en ce moment une de ces étapes douloureuses : tous nos missionnaires ont été chassés de leur district, toutes les chapelles ont été détruites ou mises sous scellé. De tous les points de la contrée nous arrivent chaque jour des détails navrants de nos chrétientés, livrées à la merci des méchants. En moins d'un mois, notre belle et vaste mission est devenue semblable à un champ de bataille couvert de ruines et de désolations. Daigne le ciel ouvrir les flots de sa miséricorde sur nous et arrêter le torrent dévastateur ! *Exsurge, Domine Deus, exaltetur manus tua ; ne obliviscaris pauperum.*

L'Amiral Courbet commençait à Fou-Tchéou ses brillants exploits, lorsque le Vice-Roi de Canton, sans attendre les dispositions impériales de Pé-King, ordonnait aux Français de quitter la Province. Le même jour, notre propriété était envahie par la foule. Cette émeute assez bénigne avait certainement été préméditée en haut lieu dans le but de hâter notre départ ; car à peine les soldats avaient-ils repoussé les perturbateurs, que les premières autorités de la ville : le Préfet, le sous-Préfet, le général, commandant la place, se présentaient à notre Résidence en costume officiel et nous intimaient l'ordre de quitter la ville dans les 24 heures, ajoutant avec politesse que nos meubles et nos propriétés seraient gardés avec soin jusqu'à la fin des hostilités :

Combattre vos soldats, dirent ils, et vous protéger en même temps contre le peuple irrité, ce n'est pas possible.

Tel fut le commencement de nos malheurs : résister n'était pas de saison ; et, aujourd'hui, il est à peu près impossible de se tenir caché aux yeux des Chinois. Nos chrétiens de Canton, sans cesse menacés depuis un an, n'avaient pas tous attendu ce jour pour fuir à l'étranger. En nous voyant partir, ceux qui restaient encore comprirent qu'ils n'étaient plus en sûreté dans la ville. Ils s'apprêtèrent à nous suivre et firent bien ; quelques-uns, en effet, retenus par des intérêts matériels, n'ayant pas suivi cet exemple, ne tardèrent pas à se repentir. Deux jours après, ils furent pillés et maltraités. L'un d'entre eux fut même assommé dans sa maison et pendu ensuite aux poutres de son toit par les pillards.

Cependant il était pénible de laisser ainsi subitement le champ confié à nos soins, sans tenter le dernier moyen qui nous restait. Deux missionnaires s'établirent sur le terrain français de la concession européenne, bien résolus à ne pas l'abandonner avant les résidents étrangers, défendus par trois bateaux de guerre et cinq cents soldats chinois. La sympathie que les autorités anglaises nous avaient toujours témoignée, nous donnait l'espoir que nous aurions là une protection égale à celle des autres résidents ; cela nous suffirait, pensions-nous : mais nous étions encore dans l'erreur.

Le consul anglais ne tarda pas à nous désabuser :

« Vous ne pouvez pas séjourner ici, dit-il à nos confrères,

vous seriez un danger permanent pour nous ; si les mandarins vous réclament, on vous livrera. Dans les circonstances présentes, nous ne pouvons vous prêter aucune protection.”

C'était clair et net.

Deux jours après, de nouvelles instances étaient faites, plus pressantes que la première fois. Il y avait péril à résister plus longtemps : au cas où l'émeute eût attaqué *Sha Min*, nous aurions été accusés d'en être la cause. La prudence nous faisait un devoir de ne rien compromettre. Il fut donc convenu qu'on se retirerait à Hong-kong où s'étaient déjà rendus plusieurs missionnaires, laissant le soin de recevoir les confrères de l'intérieur aux employés du consulat, qui avaient accepté cette charge avec plaisir.

Le jour même du départ, le vice-roi affichait un édit sauvage contre les Français, promettant une prime considérable à tout Chinois qui lui apporterait la tête d'un officier ou d'un soldat. La population cantonnaise, déjà si turbulente, n'avait nullement besoin d'être excitée pour se livrer à des actes violents. Les Français étant difficiles à prendre, on se tourna vers nos chrétiens, qui ont tant souffert depuis le commencement de la guerre. La proie était plus sûre, les obstacles moins dangereux. Et d'ailleurs n'étaient-ils pas les auxiliaires de la France ? On le leur avait assez répété pendant plus d'un an, pour qu'ils ne fussent pas trop surpris. Cependant, ils étaient loin de prévoir toutes les calamités qui allaient fondre sur eux, les jours suivants. En effet, en moins d'une semaine, nos chapelles, nos villages chrétiens des environs de Canton étaient pillés ou détruits ; nos néophytes dépouillés et battus s'enfuyaient à Hong-kong et à Macao, sans autre ressource que la misère la plus affreuse.

Avec l'aide des bons Pères Italiens qui nous prêtèrent un généreux concours, on s'efforça de trouver un logement à ces pauvres malheureux. Les Frères des écoles chrétiennes et les Sœurs françaises et italiennes ouvrirent toute grande la porte de leurs établissements à la jeunesse victime de la persécution. A Macao, une souscription des catholiques subvenait à leurs premiers besoins.

Qu'il me soit permis d'adresser ici mes sincères remerciements à tous ceux qui sont venus à notre secours, nous prions

Dieu de les récompenser au centuple des services qu'ils ont rendus à nos malheureux chrétiens.

L'incendie allumé à la capitale de la province par le vice-roi, s'est propagé comme une traînée de poudre dans tout le pays. De la fin d'août au 1^{er} octobre, il n'y a pas eu relâche de destruction. La liste ci-jointe, bien imparfaite, vous donnera une idée de l'immensité de nos malheurs.

ÉNUMÉRATION DES PERTES SUBIES PAR LA MISSION DE CANTON DEPUIS LE 31 AOÛT JUSQU'AU 1^{ER} OCTOBRE, TELLES QU'ACTUELLEMENT ELLES SONT CONNUES.

31 *Août*.—La chapelle et la résidence situées près du cimetière chrétien de Canton sont démolies.—Le hameau chrétien du même lieu est pillé et détruit.—La statue en bronze de l'archange saint Michel, élevée sur le tombeau des soldats français, morts à Canton lors de l'expédition franco-anglaise, est renversée.

1^{er} *Septembre*.—La dévastation continué au même lieu ; plus de deux mille pieds de sapins sont coupés.—La statue de l'archange est vendue, puis coulée.—On appose les scellés sur la cathédrale.—L'orphelinat des filles est mis à sac.—A Cha-tao (environ dix-huit lieues de Canton) la résidence du missionnaire, la chapelle et six maisons sont pillées.

2 *Septembre*.—Pillage des maisons voisines de la cathédrale.

3 *Septembre*.—La chapelle et la résidence de Chek-long (Tong-Koun) sont détruites ; cinquante-quatre maisons, après avoir été pillées, sont livrées aux flammes.

4 *Septembre*.—Pillage et incendie de dix maisons à Fou-tao-kong (Tong-koun), destruction de sept autres à Tsun-tao, même district.

5 *Septembre*.—Une boutique est pillée à Kiou-taô (Tong-Koun). Le marchand saisi par les païens ne recouvre sa liberté que moyennant une rançon de cents taëls.—A Tou-Kao deux cents charges de riz (douze mille kilos) sont enlevées ; et à Wat-tao, quatre familles sont pillées.

6 *Septembre*.—Pillage des cinq chapelles de Ché-lon, Léong-pin, Choui-tao, Laktchokhao, Yun-tam, Ngan-pin, villages situés dans la banlieue de Canton.

7 *Septembre*.—Même circonscription, pillage des chapelles de Lou-tong et de Kao-tam, des résidences qui en dépendent, et de deux cent cinq maisons de chrétiens.

10 *Septembre*.—Pillage de la chapelle de Sai-nam, d'une boutique à Lok-pou, de vingt maisons à Tsing-wan et de trois à Pak-to (Chiou-hang).

12 *Septembre*.—La chapelle et la résidence de Tai-wan (Yin-tek) sont dévastées.

14 *Septembre*.—Pillage de la chapelle et de la résidence de Wong-lin, et de cinq maisons de chrétiens ; démolition de la chapelle de Man-chaktao (Chun-tak).—Pillage de l'orphelinat de Kiang-Kong (Nam-hiong).

15 *Septembre*.—Pillage de la chapelle de Kwai-tchao et de deux maisons.

16 *Septembre*.—Pillage de la chapelle de Kam-tchok et des maisons des chrétiens, dont le nombre s'élève au chiffre d'environ deux cents âmes ; de la chapelle de Tong-ly et de maisons habitées par environ cent cinquante personnes, enfin de deux autres chapelles à Ma-tsaï, dont l'une a été en partie démolie.—Toutes les localités qui viennent d'être mentionnées appartiennent au Chun-tak.—De toutes, les chrétiens ont été expulsés ; même leurs champs sont confisqués.

17 *Septembre*.—Destruction d'une petite chapelle et d'une maison à Leptchok-tong (Pok-lo).—Dans la région de Wou-Kang (Tcheou de Nam-hiong), la vaste chapelle de Yong-Mei-hang est pillée, puis détruite. Le village est en partie renversé, trente-deux familles demeurent sans ressources.—Pillage de la chapelle de Long-wo (Ko-tsao).

18 *Septembre*.—Pillage d'environ vingt familles à Tchao-tcheou-fou ; renseignements incomplets.—Destruction d'une école à Kay-yin-tcheou ; pillage de trois boutiques à Kong-tsioung et de trois maisons à Chak-pi-kok. Ces deux dernières localités appartiennent au district de Pok-lo.

19 *Septembre*.—Dans le Pou-neng, pillage de quatre-vingts familles ; dans le Kak-yin, de la résidence de Wong-tong et d'un orphelinat ; destruction de la chapelle et de cinq maisons à Tchong-sa-tchi ; enfin, pillage du village de Long-wo (Ko-tsao).

20 *Septembre*.—Pillage complet et destruction partielle de la chapelle de Keit-yong, cinq familles sont dévalisées en cette même localité, trois autres à Tchao-tcheou. La chapelle et le village de Tcha-chan sont pillés.

21 *Septembre*.—Quatre maisons pillées à Tai-chu-liak ; une église et une résidence détruites à Wang-hang, une maison incendiée et trois pillées à Li-tong et Tong-mi (Pok-lo). Dans la sous-préfecture de Ho-yun, une chapelle, une résidence et quarante-et-une maisons sont pillées ; dans celle de Long-moun, une maison est détruite et quatorze sont pillées ; dans celle de Kait-yong la chapelle de Sin-hi est renversée, deux boutiques et deux maisons sont mises à sac.

22 *Septembre*.—Destruction de la chapelle et de la résidence de Tong-kang (Fong-choun) et pillage d'environ quinze maisons ; renseignements incomplets.

23 *Septembre*.—Dans la sous-préfecture de Keit-yong, la chapelle et vingt maisons de Ma-leao-tong sont pillées, les chrétiens expulsés, leurs champs et leurs récoltes confisqués. Même district, la chapelle de Fong-lo-pi est renversée ; dix familles sont pillées. (Lao-long) pillage des villages de Vong-naï-tong et de

Wong-toug. (Ko-tsau) pillage des villages de Po-hao-teng et Chao-pao. (Nam-hiong) pillage de la chapelle de Kiang-koug.

24 *Septembre*.—Pillage de trois maisons à Fa-tchou-kang (Kait-yong) et d'un bon nombre de familles à Ko-tsau.

27 *Septembre*.—Destruction de la chapelle, de la résidence et de trente-cinq maisons à Laou-tse (Lok-Fong).

28 *Septembre*.—Destruction de la chapelle et de la résidence de Chin-nin et pillage d'environ cent familles.

29 *Septembre*.—A Tchaw Tchouy, pillage de trois chapelles et des chrétiens.

NOTA.—On a volé plus de 300 buffles et des bœufs en grand nombre. Des femmes ont été outragées, des enfants ont disparu ; il est impossible de tout énumérer, et ce n'est pas fini !

Il m'est tout à fait impossible de vous conduire à travers tous les districts de notre mission, où les mêmes scènes de sauvagerie se sont renouvelées avec plus ou moins d'intensité : cela m'entraînerait au delà des limites que je veux donner à cette lettre. Qu'il me suffise de vous rapporter le récit que vient de me faire un missionnaire sur son district ; vous aurez ainsi, à peu près, le tableau de chaque localité pendant cette persécution.

“ Votre Grandeur, écrit ce missionnaire, m'a demandé un rapport sur les événements qui se sont passés dans mon district ; mais jusqu'à ce moment je manque encore de détails. Jé sais que plus de trente villages ont été pillés ; j'ignore encore les circonstances qui ont accompagné ces actes de sauvagerie.

“ Je sais néanmoins que deux enfants de l'orphelinat ont été liés et flagellés pendant deux jours et n'ont échappé à la mort que par l'intervention d'un vieux païen qui défendit aux bourreaux de tuer des enfants si jeunes.

“ Dans une autre chrétienté existait une famille de catéchumènes relativement riches et très estimés de tout le monde ; mais, depuis sa conversion, l'estime des païens s'est changée en haine et, dès le premier souffle de la persécution, les païens s'emparent du fils du catéchumène, âgé de 17 ans, et l'emmènent à quatre lieues de son village. Après trois jours de prison et de souffrances, sa famille parvint à le

racheter moyennant 600 piastres ; mais, comme la famille était riche, les païens, non contents de l'argent qu'ils venaient de recevoir ou mieux d'extorquer, menacent de mettre le feu à la maison du catéchumène, s'il ne leur donne 1,000 piastres en plus. Comme il ne put livrer qu'une partie de la somme, sa maison fut saccagée et tout ce qu'elle contenait fut entièrement pillé : c'est donc une famille, autrefois à l'aise, condamnée à l'indigence. Hélas ! ce n'est pas la seule ! Nos pauvres chrétiens sont presque tous maintenant réduits à la mendicité.

“ Mais voici le fait le plus frappant que j'ai encore appris. Au village de *Siao-Soui-Liang*, sous-préfecture de Hoyène, était une famille d'excellents catéchumènes composée du père, de la mère et d'un jeune enfant de 16 ans environ. Tous m'avaient prié de les baptiser pour l'Assomption ; mais j'avais remis la cérémonie à Noël afin de mieux les préparer. Or, le 17 septembre, les païens, sans aucun motif, entourent la maison et, brisant la porte, saisissent le père et l'enfant ; après les avoir liés et suspendus par les bras, ils les frappent longtemps avec toute sorte d'instruments. Le lendemain, ils retournent encore chez le catéchumène et lui ordonnent de renoncer à la religion ou de se préparer à subir de nouvelles souffrances. Sur son refus énergique d'apostasier, ils s'emparent de lui (le fils avait été envoyé la nuit dans un village chrétien éloigné) le suspendent de nouveau et recommencent à le frapper ; après une heure environ de supplice, ils le détachent et se retirent. On pensait alors que cette conduite barbare allait finir ; mais non : le troisième jour, ils reviennent à la charge, ordonnant encore au catéchumène d'apostasier ou de se préparer à la mort. Le patient répond avec termeté que jamais il n'adorera les idoles, dût-on le faire périr. Alors ces furieux le saisissent avec rage, le lient comme les jours précédents, et recommencent à le tourmenter. Les uns le frappent à coups de bambous, les autres le percent avec des instruments en fer, d'autres lui lancent des débris de briques et de tuiles, jusqu'à ce qu'enfin l'infortuné perde connaissance.

“ Les meurtriers, effrayés sans doute de leur crime, coupent les liens et s'enfuient le laissant inanimé sur le sol.

Après quelques heures, le pauvre patient (vraiment, ne pourrait-on pas dire martyr ?) donna quelques signes de vie, mais sans pouvoir prononcer aucune parole, et six heures après son supplice, il rendit son âme à Dieu. Espérons et croyons que Dieu l'aura reçu dans sa miséricorde et que l'effusion de son sang lui aura tenu lieu de baptême !

“ Tels sont, dit en terminant le Père Barrois, les faits que je puis en ce moment porter à la connaissance de Votre Grandeur. Au milieu de tant de souffrances et de tribulations qu'ont eudurées nos chrétiens, Dieu a voulu choisir un néophyte, non encore baptisé, pour rendre témoignage à son nom. Puisse-t-il intercéder pour ses compatriotes, obtenir la conversion à ses bourreaux, la ferveur aux chrétiens et le salut à tous. ”.....

Avant de finir, je ne veux pas oublier de vous montrer la perfidie du premier auteur de tous nos maux. Le vice-roi Tchang-tchi-tang, et Pang-yoc-lum, commissaire impérial, tous deux fort hostiles aux Européens et partisans de la guerre à outrance, ont machiné, avec une habileté remarquable et bien digne de l'enfer, notre expulsion. Sous le prétexte fallacieux de protéger nos chapelles en notre absence, ils ont ordonné à tous les mandarins de la province, de les sceller, privant ainsi nos chrétiens d'aller prier, aux pieds des autels, au moment où ils en avaient un besoin extrême. Mais le but évident de cette conduite ne visait nullement les intérêts de la mission : en apposant les scellés sur nos chapelles, ils savaient qu'ils les livraient au pillage et à la destruction ; ils n'ignoraient pas qu'en attirant l'attention de la populace par leurs édits, ils allaient soulever des tempêtes, et qu'au milieu du péril, il n'y avait à craindre que pour les chrétiens depuis longtemps menacés. D'ailleurs, dans la plupart des cas, ce sont les mandarins chargés d'exécuter les volontés du vice-roi, qui ont donné le signal du pillage, comme s'ils avaient des instructions secrètes à côté des ordres officiels.

Dans un village, le missionnaire était malade, quand le mandarin se présenta à la chapelle pour la sceller. Pendant trois jours, les soldats, aidés des païens de l'endroit, en présence du mandarin, firent un pillage complet des objets de la

chapelle et des maisons des chrétiens. L'officier et les notables allaient et venaient dans la chambre où le Père était couché, causaient avec lui et assez familièrement en le volant. Seulement quand il fut parfaitement allégé de tout son avoir, n'ayant pas même une robe de rechange, on le conduisit, sous escorte et encore souffrant, au premier port ouvert.

Cette connivence des autorités avec la populace s'est manifestée dans une foule de cas ; cependant je suis heureux de constater en terminant que quelques mandarins se sont montrés plus humains. L'un d'eux fit avertir le missionnaire du moment où il se rendrait à sa chapelle, et l'engagea à ne pas se montrer ; l'opération finie, il le laissa tranquillement dans une maison du voisinage, sans plus s'occuper de sa présence. C'est le seul de nos missionnaires qui n'ait pas été chassé. D'autres ont été amenés à Canton de brigade en brigade. En résumé, nous sommes trente-cinq missionnaires à cette heure à la porte de notre mission, attendant à Hong-Kong le jour de la délivrance.

CHINE

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES A CHANG-HAY, A MM. LES DIRECTEURS DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Chang-Hay, 26 octobre 1884.

Dans les lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser précédemment, je vous parlais des menaces faites à nos confrères des différentes missions de l'intérieur de la Chine. Mais enfin aucun acte hostile n'était venu confirmer nos craintes. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et hier au soir m'arrivaient du Kouy-tchéou les nouvelles les plus tristes : toute la partie nord de cette mission n'est qu'un amas de ruines ; les missionnaires, ayant tout perdu, se sont réfugiés dans les prétoires ; les églises et les résidences sont pillées et renversées, les orphelinats vides et les enfants volés par les païens, tous les chrétiens dispersés et leurs biens devenus la proie d'une populace, qui, pour venger les défaites de la Chine dans la guerre avec la France, ne veut plus de missionnaires, ni de chrétiens. Ces tristes nouvelles me sont données par MM. Bodinier et Ronat ; ils m'écrivent tous deux des prétoires où ils se sont réfugiés. Voici la lettre de M. Bodinier.

Tsen-y-fou, Kouy-tchéou, Prétoire du Général chinois,
4 octobre 1884.

Lorsque j'appris, il y a un mois à peine, la rupture de la paix entre la France et la Chine, j'eus de suite le pressentiment que les Chinois ne tarderaient pas à exercer des représailles sur les missions de l'intérieur. Je ne croyais cependant pas l'orage si près de fondre sur nos têtes. Le 28 septembre dernier, les mandarins de Tsen-y-fou firent afficher l'édit impérial dans lequel l'empereur annonce la guerre à son peuple, l'appelle aux armes, en rejetant tout l'odieux sur la France, avec une audace de mensonge digne du pays qu'il gouverne. Cet édit n'était pas affiché depuis une heure, que la foule s'amasse et en fait les commentaires les plus malveillants. Puis on entre en grand nombre à l'église ; bientôt ces visi-

teurs, polis d'abord, puis hardis, deviennent insolents. Ils disent que c'est un édit de proscription pour la religion ; que les Français ont tué tant de Chinois au Tong-King, que l'empereur ne veut plus dans son empire ni des missionnaires, ni des chrétiens qui sont les amis des Français. Heureusement les mandarins avertis accourent dissiper cette émeute ; ils disposent des soldats pour garder l'église ; ce sont des cris et des menaces toute la nuit. Enfin le jour ramène la lumière et la sécurité. C'était la fête de saint Michel Archange, le démon ne pouvait pas être vainqueur ce jour-là.

Le lendemain à la nuit, les mêmes scènes, les mêmes attaques se renouvellent, mais n'aboutissent point encore. J'apprends que l'on commence à piller les chrétiens des campagnes. Enfin, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, un peu après minuit, des bandes de païens armés de bâtons, de lances, etc., forcent la porte de l'église, gardée pour la forme par des soldats, qui ne demandaient pas mieux que de participer au pillage, et se précipitent de tous les côtés, brisant, renversant, pillant tout ce qu'ils rencontrent. Au jour tout était fini ; il ne restait plus que la maison debout : argent, sapèques, mobilier, portes et fenêtres, tout avait disparu. Ils essayent ensuite de mettre le feu à l'église, ils ne réussissent à brûler qu'une maison de l'orphelinat.

J'étais à l'église avec M. Bouchard ; celui-ci se cache dans une maison voisine ; je réussis à gagner le prétoire ; ce serait trop long de vous dire à la suite de quels dangers et de quelles péripéties. Inutile d'ajouter que, pendant cette nuit désastreuse, toutes les maisons chrétiennes de la ville sont saccagées. Le lendemain et les jours suivants, on pille les chrétiens des campagnes et les oratoires que nous y possédons. Cinquante-trois stations ! Quel désastre ! Pas une n'échappe à la destruction ! J'avais à Tsen-y un grand orphelinat de la Sainte-Enfance pour les filles. Quelle désolation ! On vole les enfants ; on les conduit dans les familles païennes, les vierges chinoises sont insultées, bafouées, il y aurait eu pire encore sans le dévouement de deux chrétiens qui restent avec elles pour les protéger, et reçoivent des coups sans abandonner le poste. On les fait placer pour les défendre

derrière les mandarins qui assistent au pillage sans même essayer de l'empêcher.

“ Que le grand homme nous tue, disaient elles au préfet, plutôt que de nous laisser subir tant d'outrages ! ”

La même nuit, à Sù-yang-hien, sous-préfecture à dix lieues de Tsen-y, mêmes scènes, même pillage de l'église ; beaucoup de chrétiens sont battus gravement. Le missionnaire de l'endroit, M. Jouishomme, échappe miraculeusement à la mort et réussit à gagner le prétoire, non sans avoir perdu tous ses habits, même ses bas qu'on lui enleva de force. Le lendemain, les païens le poursuivent jusqu'au fond du prétoire en demandant sa tête. Chrétientés, oratoires de campagne, tout est détruit les jours suivants comme à Tsen-y.

Le 2 octobre au soir, c'est le tour de Tong-tsé-hien, sous-préfecture à quatorze lieues de Tsen-y. Là nous avons un grand établissement et deux orphelinats, garçons et filles, de 150 enfants. Quelle désolation ! Tout est anéanti en une nuit. M. Ronat, missionnaire de l'endroit, est gardé au prétoire. Aujourd'hui m'arrive la nouvelle du pillage de l'église de My-tan. Il en sera de même, hélas ! des deux villes plus éloignées de Tchen-yen et de Jen-hoây. C'est un désastre général ; toutes nos stations de la province sont anéanties.

Peut-être encore est-elle vraie cette nouvelle qui m'arrive aujourd'hui que la capitale, elle aussi, n'a pas résisté, que notre évêque et nos confrères mêmes ont été forcés de se réfugier au prétoire ! Mais j'aime mieux espérer encore et croire que c'est un faux bruit. Ce serait trop de malheurs !

Trois grands établissements avec église et orphelinats, trois autres moindres, aussi dans les villes ; cinquante-trois stations chrétiennes à Tsen-y ; une quarantaine à Sù-yang ; une vingtaine à Tong-tsé, toutes celles de My-tan, Tché-Yen, Jen-Hoây, sont dévastées, ruinées ; les chrétiens sont en fuite et les missionnaires prisonniers au prétoire. C'est une perte de plusieurs centaines de mille francs ; mais qu'est-ce à côté de la perte des âmes et des désastres spirituels qui s'ensuivront ?

Est-ce donc un complot de vengeance tramé à Pé-King et ordonné par toute la Chine ? Hélas ! je le crains !... Quelle leurre ! quelle tromperie que cette soi-disant protection pro-

mise aux Européens de l'intérieur de la Chine, parvu qu'ils se tiennent en dehors des opérations militaires ! On ne viendra pas au moins accuser les chrétiens du Kouy-tchéou d'aider les Français à la guerre du Tong-King ou des côtes !

Que va-t-on faire de nous maintenant ? J'entends le peuple demander de tous côtés notre tête et notre sang. Mais l'empereur, ou plutôt ses ministres de Pé-King ont ordonné de ne pas tuer, mais de se contenter de piller ; c'est là ce qu'ils entendent sans doute par *protéger*. Puis on craint à Pé-King qu'un massacre général des missionnaires de la Chine ne fasse mauvais effet ; le pillage des églises ou des maisons des chrétiens est plus à la mode.

Mon cœur se fend à la vue des désastres de mon pauvre district que j'avais vu renaître et prospérer pendant douze ans, après une première persécution en 1869. Cette fois-ci c'est bien terrible et je ne vois plus comment se répareront tant de ravages.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! je n'ai plus qu'à me jeter à corps perdu dans les bras de votre bonne Providence, et je le fais autant que je le puis. Après tout, le bon Dieu ne frappe jamais que dans des vues de miséricorde ; il y aura peut-être plus tard pour la Chine une ère de grâce, par exemple, une paix, un traité qui sera l'occasion du salut d'un grand nombre d'âmes.

Veillez communiquer ces tristes nouvelles à qui de droit. J'ai ouï dire que nous sommes maintenant en Chine sous la protection de la Russie. Si vous le jugez à propos, donnez connaissance de ces faits à son ministre à Pé-King et aussi au Séminaire de Paris.

Je vous demande surtout un secours spécial dans vos bonnes prières.

BODINIER.

D'après une lettre de M. Vinçot, les craintes de mêmes désastres à Kouy-yang seraient d'autant mieux fondées, qu'un courrier, venu de Kouy-yang, disait qu'à son départ, le 2 octobre, la résidence de Mgr Lions était entourée de soldats et que le peuple voulait le pillage des établissements

et la mort des missionnaires. Peut-être recevrai-je d'autres détails avant le départ de cette lettre par le bateau du 29.

M. Vinçot me dit aussi qu'un ministre protestant anglais, passant dans les environs de Tsen-y au moment de ces désastres, a été pillé et maltraité.

Je vous donne également copie de la lettre que M. Ronat écrivait le 8 octobre à M. Vinçot.

Tong-tsé, du prétoire, le 8 octobre 1884.

Le malheur nous a visités : Tsen-y, Sû-yâng et Tông-tsé ne sont plus que des ruines. Tous les chrétiens de ces villes et ceux des campagnes sont réduits à la mendicité. Tsen-y a été dévasté dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre. M. Bodinier s'est réfugié au prétoire ; M. Bouchard, dans une maison voisine du Kîu-tâng. Je n'ai pas pu avoir d'autres nouvelles de lui. Sû-yâng a été ravagé le lendemain ou le surlendemain. M. Jouishomme a pu se réfugier aussi au prétoire. Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu massacre de chrétiens. Tông-tsé a été pillé en deux fois ; la première dans la journée de mercredi dernier, c'est-à-dire le 2 octobre. Ayant appris que Tsen-y était dévasté, et tout le monde annonçant le même désastre pour Tông-tsé, je suis allé voir le mandarin, qui promit de prendre les mesures convenables. J'étais à peine de retour au Kîu-tâng, que la foule envahit les cours, fait voler les fenêtres en éclats et enfonce les portes. Je me sauve en franchissant le mur de clôture, et je me réfugie au prétoire en passant au milieu de toute une multitude. On me jeta quelques pierres qui ne m'atteignirent pas. Le mandarin arriva avant que le pillage fût terminé. Le lendemain, la foule revint à la charge et acheva son œuvre. Les chrétiens des campagnes sont tous dépouillés, et comme la plupart n'ont pas de parenté dans le pays, étant originaires du Sa-tchûen, ils sont dans la dernière misère. Pour moi, un chrétien a pu me sauver deux cents et quelques taëls. J'ai fait chercher les chrétiens pour leur distribuer quelques secours. Mais il est difficile de les découvrir. Hélas ! que de misères, et que vont devenir ces pauvres gens ? Que le bon Dieu en ait pitié ! Et les malheureux

orphelins ? Plus de dix sont à la porte du prétoire ; le mandarin leur fait donner du riz .

Pour moi, je n'ai sauvé que l'argent dont j'ai parlé plus haut, mon habit, plus un volume de bréviaire, encore est-ce la partie d'hiver. J'aurais volontiers donné ma vie pour éviter de tels malheurs !... Vos nouvelles m'apprennent qu'à Tchong-Kin, tout est tranquille. Que le bon Dieu en soit béni. Je n'ai pas non plus entendu dire qu'on ait été molesté à la capitale. A voir la manière dont les choses se sont passées dans nos trois districts, j'avais grand peur que les prétoires n'eussent reçu des ordres secrets pour abolir notre sainte religion dans l'empire chinois.

Je suis encore au prétoire. Je pense monter à la capitale, mais y arriverai-je ? On pourrait bien m'assassiner en route. Je sais que ce sont les Chè-jen et les Tong-tsè qui ont provoqué ou laissé faire cette persécution. Ils pourraient bien me faire tuer aussi. A la grâce du bon Dieu ! ma vie est entre ses mains. Excusez mes phrases peu correctes, je vous écris sous les regards d'une foule de prétoiriens. Je me recommande à vos prières et à celles de nos confrères. Priez aussi pour nos malheureux chrétiens.

J. B. RONAT, m. ap.

P. S.—Je vous envoie un exprès pour vous porter cette lettre. Comme je vous le dis plus haut, si je venais à être tué en route, vous saurez qu'à Tong-tsè au moins, ce sont les Chèn-tsè et les Thouang-tchéou qui ont excité la persécution. J'ai déjà écrit à la capitale, mais je n'ai pu dire d'où partait le coup qui nous a frappés, ne le sachant pas encore.

Tels sont les navrants détails que m'apporte le courrier envoyé de Tchong-Kin, le 14 courant. Il est bien à craindre que les prochaines lettres ne soient plus alarmantes encore. Que le bon Dieu vienne en aide à nos confrères et à leurs pauvres chrétiens !

Je me suis empressé ce matin de résumer tous ces faits

et de les communiquer à M. le Ministre de France auquel j'avais déjà écrit deux jours auparavant pour lui faire parvenir d'autres tristes nouvelles venues de Mandchourie, province dont je vais aussi vous parler. Son Excellence me reçut avec une grande bienveillance et m'assura que, le jour même, Elle écrirait à M. Popoff, ministre de Russie à Pé-King. M. le Ministre ajoute que M. Popoff, qui est en faveur auprès du Tsong-ly-yamen, userait de toute son influence pour faire arrêter ces désastres. Mais en attendant, que de ruines, hélas ! tant spirituelles que matérielles. Pauvres missions !

Comme je vous le dis plus haut, la mission de Mandchourie a aussi ses épreuves. Déjà M. Lalouyer, menacé à la capitale, dut s'en éloigner pendant quelques jours afin de laisser se calmer l'effervescence ; des soldats passant par Niéoutchouang avaient brisé les décorations qui ornaient la porte de la résidence de M. Monnier. J'entends dire que cette dernière affaire a été immédiatement arrangée et que les mandarins font réparer les dégâts. Mais une affaire plus sérieuse est celle de l'arrestation de M. Guillon. Voici quelques détails : le mandarin civil de Siéou-jen, dans l'espoir sans doute d'obtenir de l'avancement, a accusé M. Guillon, missionnaire à Tcha-Keoù, d'avoir construit dans cet endroit une forteresse dont les murs ont plus de huit pieds d'épaisseur, d'y exercer une centaine de soldats, d'y avoir réuni des provisions de guerre, etc., etc. ; en un mot, de travailler contre l'empire chinois, en préparant aux soldats français une retraite dès qu'ils seraient arrivés au port Arthur. Le gouverneur de Moukden, auprès duquel fut portée cette accusation, écrivit à ce mandarin de faire des recherches secrètes pour bien s'assurer de la vérité. Le 27 septembre donc, ce mandarin, armé d'un pistolet et d'un poignard, et accompagné de cinquante soldats armés, pénétrait de force dans la résidence d'où le missionnaire était heureusement absent, bouleversait tout dans la maison, dans l'église et la sacristie, afin de découvrir les prétendues armes et tenait tribunal dans la résidence même où plusieurs chrétiens furent interrogés pendant que les soldats se livraient à toutes sortes d'excès.

M. Guillon, alors à Yang-Kouan, ayant été instruit de ce qui venait de se passer, revint en toute hâte à Tcha-Keou pour constater par lui-même les dégâts. M. Gardner, consul anglais à Niéou-tchouang, ayant aussi été informé de ces faits, se rendit immédiatement chez le Tao-tay. Celui-ci écrivit au mandarin de Siéou-jan, le blâmant sevérement, et M. le consul envoya un courrier à M. Guillon, le priant de venir au port sans retard.

Le mandarin de Siéou-jan n'en voulut pas moins poursuivre son œuvre ; il dépêcha de nouveaux soldats à Tcha-Kéou avec ordre d'arrêter M. Guillon. Ils arrivèrent au moment où le missionnaire allait partir pour Niéou-tchouang. C'était le 1^{er} octobre. M. Guillon fut arrêté et conduit à Siéou-jan, d'où il a écrit à M. Emonet. Il était enfermé dans la salle du prétoire destinée aux étrangers.

M. le consul anglais, apprenant cette arrestation, fit immédiatement un rapport au gouverneur de Moukden, lui faisant voir la fourberie du mandarin et l'innocence du missionnaire. Le gouverneur répondit : " que puisque le consul et le Tao-tay étaient mieux renseignés sur les événements de Tcha-Kéou et qu'ils assuraient tout le contraire des accusations portées contre le missionnaire, il envoyait des ordres pour que M. Guillon fût reconduit au port. "

Il est probable alors que M. Guillon arrivera sans grand retard et qu'il n'y aura pas à regretter d'autres misères.

CHINE.

Dangers encourus par M. Procacci, missionnaire à Weng-Tchou.

LETTRE DE MGR. REYNAUD, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-KIANG,
A M. CHINCHON, PRÊTRE DE LA MISSION, ASSISTANT DE LA
MAISON MÈRE.

Kang-So, le 22 octobre 1884.

Le coup de vent déchainé contre nous continue ses ravages. Nos chrétiens sont dans des transes terribles. On nous a chassé de nos établissements de King-So, de Tchou-san, et de Hang-tchou. Partout les confrères et nos sœurs ont courageusement défendu leurs postes et bravé bien des dangers pour ne pas abandonner les Œuvres confiées à leurs soins. Ils ne sont partis que forcés dans leurs derniers retranchements et pour ne pas provoquer, par une résistance extrême, des rigueurs et des calamités qui eussent enveloppé les chrétiens dans un malheur commun avec nous.

M. Procacci a dû partir d'une manière un peu plus tragique. Il se trouvait dans le district de Weng tchou, qu'il évangélise depuis sept ans.

Weng-tchou est un port de mer situé au Sud du Tché-Kiang et tout près de la province du Fo-kien. Il est donc un peu voisin du théâtre de la guerre. Le canon français y provoque des contre-coups terribles ; la population est agitée comme une mer en tempête. Depuis longtemps circulaient dans les rues les bruits les plus sinistres contre M. Procacci et les chrétiens. On affichait des placards sur les murs de notre résidence et un peu partout pour soulever le peuple, massacrer notre contrère, tuer nos néophytes, détruire nos maisons et effacer jusqu'au souvenir de la religion. Ces pièces étaient d'une violence extrême. J'en ai une vingtaine entre les mains, toutes enlevées à la pointe du jour, par les domestiques de la maison. Je vous certifie que leur lecture n'est guère rassurante et donne le frisson aux plus braves.

Une de ces feuilles assignait le dimanche, 31 août, pour brûler la résidence et égorger tout le monde qu'on y rencontrerait. Chacun devait être armé d'un coutelas et présent vers midi. Le danger devenait sérieux ; pour ne pas le provoquer davantage et ne pas exposer les chrétiens à un malheur presque certain, M. Procacci leur défendit de venir à la messe, le 31 août. A cinq heures il l'avait célébrée. Tout était tranquille dans la rue, et le missionnaire pensait que cette fois encore il en serait quitte pour la peur. Cependant quelques individus à la mine douteuse, la tresse roulée autour de la tête, commençaient à roder aux environs et venaient s'asseoir devant notre maison.

Peu à peu leurs rangs grossissaient ; ils finirent par occuper toute la rue. Le péril était imminent. M. Procacci portait avec lui les clefs du tabernacle, prêt à consommer les saintes espèces, au premier signe d'attaque. Soudain des cris s'élèvent, le tumulte augmente : notre confrère se dirige vers la chapelle pour sauver le saint Sacrement et se préparer à la mort ; mais un envoyé lui annonce la visite imprévue du Mandarin qui arrive bientôt. Elle était bienveillante et avait pour but de sauver M. Procacci en avertissant le peuple que " lui, Mandarin, avait visité notre maison, en avait examiné de ses propres yeux les coins et recoins, sans découvrir aucun objet suspect ; que tout le monde avait donc à vaquer à ses occupations ordinaires, sans prêter l'oreille aux rumeurs que de mauvais sujets répandaient contre la Religion pour tromper et troubler le peuple, etc."

Cet édit du Mandarin apporta un peu de calme et de paix à la situation critique de M. Procacci. Si j'avais écouté mon cœur, je me fusse hâté de le rappeler dans un lieu plus sûr. Mais que seraient devenus les chrétiens ? les orphelines ? les intérêts de la mission ? Son courage, sa prudence et sa piété me rassuraient d'ailleurs beaucoup. Il était averti de rester ferme au poste aussi longtemps que possible ; mais, en cas de danger, de sauver sa vie et les personnes avant les établissements.

Malgré les menaces écrites et affichées contre lui, ses inquiétudes étaient moins vives, car les symptômes du danger semblaient de moins en moins imminents. Le 3 octobre

il avait dû traverser toute la ville pour administrer les derniers sacrements à un malade. Dans les rues, on l'avait accueilli comme d'habitude. Les physionomies étaient les mêmes ; rien ne faisait présager l'orage épouvantable du lendemain.

C'était le 4 octobre, samedi soir. La journée s'était écoulée sans incident particulier. Tout était silencieux au dehors. M. Procacci venait de se mettre au lit et se reposait avec une entière assurance, lorsque soudain retentissent des cris sinistres, en même temps que des coups violents ébranlent les portes. En un clin d'œil il est sur pied, s'habille à la hâte et descend. Il veut faire avertir les mandarins de venir à son secours, mais on lui répond que déjà les maisons des protestants sont en feu. Une grêle de pierres tombent sur le toit ; des milliers de personnes sont dans la rue et cernent la résidence ; on voit s'agiter dans l'air des bâtons, des lances et des fusils. Le danger presse ; déjà les portes cèdent à la violence des coups, la foule se précipite pour entrer, mais deux bons chiens la tiennent un moment en respect et permettent à notre confrère de consommer les saintes espèces. Ce devoir accompli, il fallait fuir ; la maison était envahie ; des hommes furieux demandaient l'euro péen et le cherchaient partout. M. Procacci court derrière la maison, pour franchir le mur qui nous séparait des voisins. Il ne peut en atteindre le sommet. Trois fois il s'élançe et trois fois il retombe au pied du mur, épuisé et les jambes ensanglantées. Une dernière fois il se relève, se plaint à la sainte Vierge de l'abandon où elle le laisse, et tente un suprême effort.

Un vigoureux coup de pied dans le mur qui est creux enfonce une brique ; un autre coup de pied achève l'œuvre. Voilà deux degrés pour escalader le mur et bondir de l'autre côté. Il était temps ; arrivé sur le sommet, M. Procacci voit quatre ou cinq hommes tout près de lui, sur le toit de la maison, où ils répandent de la poudre et du pétrole pour activer l'incendie. Aucun d'eux n'aperçoit notre pauvre confrère qui se laisse glisser à terre sans trop de précaution et va demander asile aux voisins. Il ne pouvait fuir plus loin ; les grandes rues étaient envahies par la populace qui lui coupait la retraite.

C'est en vain qu'il implore la pitié de ces gens ; on le repousse avec des menaces ; on prend même des bâtons pour l'empêcher d'entrer. Enfin un brave vieillard plus charitable que les autres lui fait signe de venir, malgré le refus de sa femme et de ses enfants.

Blotti dans un coin de la cuisine et se dissimulant derrière des fagots de bois, notre cher fugitif est au courant de tout ce qui se passe. Il entend le crépitement de l'incendie qui dévore sa résidence bien-aimée ; il voit les flammes que le vent pousse de son côté et qui bientôt, peut-être, vont brûler son dernier refuge. Les cris du peuple arrivent jusqu'à ses oreilles et lui apprennent tous les détails de ce qui se passe. On le cherche toujours. Plusieurs individus pénètrent dans la cuisine où il se trouve. Il les voit, les entend ; ils parlent de lui, demandent si on l'a aperçu et s'étonnent qu'il ait pu leur échapper ; d'autres racontent ce qu'ils ont trouvé et pris dans sa chambre. Pour ne pas le trahir, le maître de la maison fait chorus avec ces vandales et renchérit encore avec leurs injures et leurs menaces. À moitié vêtu, étouffant de chaleur, le cœur brisé, dans des transe continuelles, M. Procacci passa la nuit entière et tout le dimanche dans cette retraite.

Au milieu du trouble et de la panique, aucun chrétien de la résidence ne l'avait vu fuir. Le lendemain ces pauvres gens, les yeux pleins de larmes et le cœur broyé par la douleur, remuaient les débris fumants de la maison pour chercher le cadavre de leur père, pendant qu'une foule de païens se disputaient quelques épaves échappées à la fureur du feu. Convaincus de sa mort, les néophytes priaient avec ferveur pour témoigner leurs reconnaissances et soulager le poids de leur tristesse.

Cependant M. Procacci avait trouvé moyen de faire avertir le mandarin du danger continuels où il se trouvait. Aussitôt le grand homme se met en devoir de venir à son secours. Les palanquins sont réunis, les lanternes allumées ; des cavaliers armés de longues lances montent à cheval ; des soldats à pied vont chercher leurs vieux fusils ; le tam-tam résonne et le défilé commence.

Arrivé à cinquante pas de l'endroit où était M. Procacci,

le mandarin fait arrêter le cortège. Il appelle un de ses suivants et l'envoie, avec une chaise, inviter notre cher confrère à quitter son étroite cachette. Cet homme, un lettré, le prie de vite revêtir les habits du mandarin qu'il lui apporte. Pour compléter une si brillante toilette, M. Procacci eût voulu au moins un peu d'eau, car depuis un jour et une nuit, il était littéralement enfumé. Mais il faisait nuit, puis le temps pressait. Chaussé de longues bottes, vêtu d'une robe de soie qu'entourait une ceinture précieuse et la tête couverte d'un chapeau de cérémonie qu'ornait le bouton d'or, notre nouveau mandarin s'avance majestueusement dans la rue, tâchant de dissimuler la longueur de sa barbe. Sur un signe de son suivant, il se met en chaise et va rejoindre le mandarin qui restait caché, pour donner le change à la foule. Le cortège fait volte-face et reprend le chemin du Tribunal, où, escorté de quatre cavaliers qui chevauchaient près de lui, protégé par quelques centaines de soldats, à travers une foule de curieux qui se demandent la raison d'un tel vacarme, M. Procacci arrive sans être arrêté ni reconnu. Dans ce parcours, il avait dû passer devant les ruines de notre résidence et de l'orphelinat. Quel serrement de cœur à la vue de ces débris accumulés !

Au Tribunal le mandarin lui prodigua les marques d'une profonde sympathie ; il semblait triste. Peut-être sa sensibilité venait-elle à la pensée qu'un jour il devrait réparer à ses frais tous ces ravages !

M. Procacci aurait désiré voir ses domestiques et connaître ce qu'étaient devenus les chrétiens. De leur côté, ceux-ci cherchaient partout leur missionnaire et voulaient, disaient-ils, le trouver mort ou vivant. Ils erraient à travers la ville ; on leur fermait toutes les portes et même avec de l'argent ils ne pouvaient se procurer de la nourriture. Ils allèrent frapper aux portes du Tribunal pour interroger, ils furent repoussés ; il se déguisèrent en mendiants et tentèrent de nouveau de se présenter, ils furent battus. Bientôt cependant ils surent que M. Procacci était encore de ce monde et réussirent à pénétrer jusqu'à lui. Que de joie et de tristesse dans cette entrevue !... Ils lui apprirent le sort des orphelines dont la pensée seule remplissait son cœur des

plus vives inquiétudes. Qu'étaient-elles devenues au milieu de tant de désastres ? Avaient-elles échappées aux flammes, à la brutalité du peuple ? Les avait-on enlevées ou protégées ?

Notre cher confrère apprit avec joie, qu'un mandarin militaire, escorté de quelques soldats, avaient réussi à les arracher aux mains des Vandales, qui, déjà, avaient envahi l'orphelinat de ces pauvres enfants et maltrahaient quelques chrétiennes, venues de la campagne pour entendre la messe, le lendemain. Leur libérateur les avait conduites à l'orphelinat païen, où elles se trouvaient encore. Seul, un petit garçon de cinq ans, le cher *Pao-lo* (Paul), manquait à l'appel. Impossible de découvrir ses traces. A-t-il été dévoré par les flammes, écrasé sous les ruines, enlevé par les méchants ? Ces hypothèses, également tristes, sont aussi également probables.

Averti des divers dangers qui menaçaient nos pauvres orphelins, en compagnie des femmes païennes qui les gardaient, M. Procacci écrivit le nom de quelques familles chrétiennes qui habitent la campagne, et pria ses domestiques d'y conduire ces enfants dès le lendemain.

Le lundi, 6 octobre, à l'aube du jour, le cortège de la veille reforma ses rangs pour escorter notre héros infortuné chez M. Parker, consul d'Angleterre, qui habite une petite île en dehors de Weng-tchou.

Le mandarin lui avait donné des pantoufles européennes avec quelques piastres pour son retour à Ning-Po. Il acheta un pantalon quelconque, le consul ajouta un bonnet grec, de sorte que notre confrère avait un costume de fantaisie remarquable.

Deux jours après, il arrivait à Ning-Po, dans cet accoutrement. Convaincu que tous nos établissements étaient rasés, comme on le répétait, il ne voulait pas quitter le bateau. Où aller ? chez qui descendre ? A Shang-hay même, ajoutait-on, toutes les maisons européennes sont détruites. Quel parti prendre ?

Informés de sa présence, nous allâmes le chercher nous-mêmes. Le récit de ses malheurs vint modérer la joie de le revoir. De plus, nous apprîmes bientôt que les chrétiens

n'étaient pas tranquilles, même à la campagne. Quelques familles avaient été pillées et maltraitées; une chapelle entièrement dépouillée, etc.

Où s'arrêtera la fureur de ces suppôts du démon? Quand pourrons-nous revoir et consoler nos chrétiens, reprendre le sillon interrompu? Quelle main nous aidera à relever tant de ruines?

— Nous prions et avons confiance en Dieu. Nous souffrons pour la gloire de son nom, la défense de l'Eglise et le salut des âmes. Dussent nos amertumes augmenter encore, nos épreuves devenir plus terribles, nous bénirons la main qui nous frappe, persuadés qu'elle est assez puissante pour nous secourir et nous sauver, quand elle voudra, et que les ruines accumulées par la persécution deviendront une semence féconde, un champ fertile où la moisson, arrosée par tant de sueurs et de larmes, se développera un jour avec magnificence et nous consolera de toutes les tristesses du présent!

CHINE ET TONG-KING.

KOUANG-TONG.

LETTRE DE M. ROUSSEILLE, ANCIEN SUPÉRIEUR DES MISSIONS
ÉTRANGÈRES DE PARIS, A M. DELPECH, SUPÉRIEUR ACTUEL.

*Dévastation des chrétientés et ruine des néophytes de l'île de
Sancian.*

Macao, le 27 octobre 1884.

Lam-hon-lap, le premier habitant de Sancian qui a reçu le baptême, vient d'arriver à Macao et voici les tristes nouvelles qu'il apporte.

Le soir du 13 de la troisième lune, deux barques ont jeté l'ancre à San-tchao, petit port à deux kilomètres environ de la chapelle et de la résidence des missionnaires. Elles portaient deux mandarins : le *Tou-Koun-fou*, premier mandarin de Kouong-Hoi et le *Se* de Hoi-in, deux villes du continent voisin. Ces fonctionnaires étaient accompagnés de satellites parmi lesquels figuraient ceux de la sous-préfecture de San-min. Le bruit se répand aussitôt dans l'île que les autorités chinoises viennent détruire la chapelle et arrêter les chrétiens. La milice se rassemble le lendemain matin, elle est grossie par les matelots des barques mouillées à San-tchao et par toute la canaille du pays. Cette bande se porte sur la chapelle et la résidence des missionnaires.

Les chrétiens, avertis de ce qui les menaçait par un païen venu du continent quelques jours avant, avaient pu enlever les objets les plus précieux, mais ce qui restait était suffisant pour tenter la cupidité des voleurs ; puis il y avait des portes, des fenêtres, des bancs, des tables, des armoires. Tout cela était de bonne prise. En peu de temps la chapelle et la résidence ont été saccagées. Plus de cloche, plus d'autel, plus de meubles, plus de portes et de fenêtres, les carreaux même du sanctuaire avaient disparu. Après ce premier acte,

il y en eut un second à la chapelle du tombeau de Saint François-Xavier, située à deux kilomètres plus loin. Là aussi tout fut brisé, l'autel abattu, le pavé détruit. La journée du 2 octobre fut employée tout entière à ces exploits. Ce fut le lendemain seulement que les mandarins se mirent en devoir d'exécuter la commission qu'ils avaient reçue, de fermer les chapelles. Ils procédèrent très correctement, paraissant irrités contre les pillards et faisant même arrêter un satellite possesseur d'un objet volé à la résidence. Les portes de la chapelle étaient brisées et jetées sur le sol, leur poids avait empêché de les enlever. Elles furent remises en place et assujetties avec un débris de la table de communion, si peu solidement que le premier vent a tout renversé. Alors les notables de deux villages voisins furent appelés et on plaça la conservation de l'immeuble saccagé sous leur garde et leur responsabilité.

La comédie était jouée, il n'y avait plus qu'à payer les acteurs. C'est ce qui fut fait de la manière suivante :

Dès le commencement de la bagarre les chrétiens avaient pris la fuite. Les uns s'étaient réfugiés chez des parents ou des amis payens, les autres s'étaient sauvés dans les montagnes. Là, cachés plusieurs jours dans les broussailles, exposés à la pluie, n'ayant rien à manger, ils ont enduré des souffrances faciles à imaginer. Une pauvre chrétienne a été trouvée mourante et rapportée dans son village où elle est encore entre la vie et la mort. Son mari était le seul chrétien de ce village. La maison a été pillée. Le bruit court que d'autres femmes sont mortes dans la montagne. Des hommes passent encore la journée en dehors du village et ne font que de rares apparitions pendant la nuit. D'autres sont cachés chez des payens. Deux chrétiens, dont l'un est Lam-Hon-lap que j'ai nommé au commencement de ma lettre, avaient des boutiques au port, elles ont été saccagées. Plusieurs autres chrétiens ont eu leurs maisons pillées et même leurs plantations détruites. Il semble que, les représentants de la justice se trouvant à Sancian, justice aurait dû être rendue aux chrétiens. Tout au contraire. Les mandarins ont voulu, eux aussi, avoir leur part du gâteau. Des notables sont venus porter l'ultimatum. Il faut aux mandarins tant

de piastres pour payer les satellites et les frais du voyage : 600 piastres environ à répartir entre quelques familles chrétiennes, ce qui est une somme énorme pour ces pauvres gens cultivateurs et pêcheurs. Les volés eux-mêmes n'ont pas été exemptés. Lam-Hon-lap qui a tout perdu a été taxé à 25 piastres. De plus, la mairie de l'île, pour punir sans doute les chrétiens, cause de tout le mal, car enfin s'il n'y avait pas de chrétiens, il n'y aurait pas eu de désordre, leur a imposé une amende de 800 piastres. Comment payer une somme aussi forte ? C'est bien simple. Il a fallu d'abord vendre les bœufs, les buffles, les porcs, les récoltes des condamnés et, comme cela ne suffisait pas, on leur a fait hypothéquer leurs rizières et leurs maisons en s'emparant de leurs titres de propriété.

Dans cette odieuse affaire les grands coupables sont les hypocrites mandarins. Ce sont eux qui ont été la cause de tout. Les habitants de l'île ne se seraient pas portés d'eux-mêmes à ces excès. Il y a eu certainement parmi eux des pillards, des gens cupides, qui ont profité de l'occasion pour s'enrichir du bien des victimes ; il y a eu des lâches qui n'ont pas pris la défense de leurs concitoyens inoffensifs ; où ne rencontre-t-on pas des êtres semblables ? Mais le plus grand nombre n'a été pour rien dans cette affaire, plusieurs même ont blâmé ouvertement les émeutiers. Les deux villages voisins de la résidence n'ont pris aucune part au pillage. Pendant qu'un petit village du centre de l'île battait le gong pour appeler les habitants à la curée, au grand village voisin le tam-tam résonnait aussi pour défendre aux habitants de se joindre aux pillards.

Quelle terrible épreuve pour cette chrétienté nouvelle ! Toute l'île était payenne il y a seize ans quand Mgr Guillemin y débarqua pour relever la vieille pierre sur laquelle on lit : *Ici fut enseveli saint François Xavier, apôtre de l'Orient*. Peu à peu, à force de travail et de prières, on était arrivé à établir une petite communauté chrétienne.

A côté d'un vieil arbre idolâtrique avec son autel au démon, s'élevait une gracieuse chapelle où chaque jour le saint sacrifice était offert. Trois fois le jour, la cloche, présent de l'Impératrice Eugénie, annonçait l'incarnation du

Rédempteur. Le dimanche, dès le matin, la chapelle se remplissait de Chinois qui chantaient joyeusement les prières. Ils étaient une centaine, hommes, femmes et enfants venus de plusieurs villages. Les femmes portaient leurs nourrissons sur le dos, car il n'y avait personne pour les garder à la maison. Je ne puis penser sans émotion à ces petites têtes qui émergeaient derrière celles de leurs mères et à ces petits yeux qui regardaient curieusement le prêtre et l'hostie au moment où leurs porteuses agenouillées recevaient la communion. Ces chers petits baptisés étaient l'avenir et cet avenir était plein d'espérance. On se disait : " La bonne nouvelle n'a pas été reçue à Sancian par tous ceux qui l'ont entendue, mais Dieu y suscite des fils d'Abraham. Le nombre des enfants des chrétiens augmente à vue d'œil. Chaque dimanche ils sont plus nombreux. Les yeux et les oreilles en rendent témoignage. Dans quelques générations, sans compter les recrues venues de l'infidélité, il y aura à Sancian une belle chrétienté. " C'est ainsi que l'on raisonnait. Mais il faut que l'épreuve visite ceux qui sont agréables à Dieu, et l'épreuve est arrivée. Ces chrétiens de Sancian sont des gens simples et bons. Toujours au travail, à la messe ou dans les champs, n'étant ni joueurs, ni fumeurs d'opium, ils vivaient dans une certaine aisance. Plusieurs mêmes avaient amassé quelques économies.

Ce n'était pas bien considérable, mais la fortune est quelque chose de relatif ; on peut être riche, sans posséder beaucoup, quand on n'a que peu de besoins à satisfaire. Les voilà ruinés, n'ayant plus une sapèque et privés même du moyen de récupérer par le travail ce qu'ils ont perdu, puisque le fruit de ce travail est déjà engagé. Que Dieu leur fasse la grâce, comme aux premiers fidèles, de supporter avec joie la perte de leurs biens : *rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis*. Il faut pour cela une grande foi. Demandez-la pour eux, avec le don de la persévérance.

Vous voyez que j'ai quitté Sancian au temps opportun. Je sentais dans l'air l'odeur de la poudre et un pressentiment me faisait craindre une rupture complète entre la France et la Chine. C'était mon bon ange qui m'avertissait. A peine arrivé à Hong-Kong, la bombe a éclaté. Les missionnaires ont

été chassés de partout dans la province de Canton et un grand nombre de chrétiens ont dû prendre la fuite. J'ai cherché aussitôt à procurer à mon compagnon, M. Béal, celui qui a instruit et baptisé presque tous les chrétiens de Sancian, les moyens de sortir de l'île. C'était bien difficile, car aucune barque ne pouvait ou ne voulait entreprendre le voyage et les barques publiques refusaient de porter mes messagers. Enfin l'un d'entr'eux a pu arriver jusqu'à M. Béal et celui-ci s'est éloigné quelques jours à peine avant le pillage. On avait parlé de le faire prisonnier et de demander une forte rançon pour son rachat.

M. Berthon, le missionnaires chargé spécialement de Sancian, s'est embarqué ces jours derniers sur un navire portant pavillon anglais et allant au Tong-King. Il a pu débarquer quelques instants dans l'île. Son cœur s'est brisé en voyant l'état de la chapelle. *Et viderunt sanctificationem desertam et altare profanatum et planxerunt.*

KOUY-TCHOËU

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES A CHANG-HAY, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

La persécution au Kouy-tchéou.— Situation critique de M. Chaffanjon.—Affreux ravages.

Dans la partie Nord de la mission du Kouy-tchéou la persécution s'étend de plus en plus. Voici ce que m'écrit M. Bodinier en date du 9 octobre.

“ Toutes nos stations du Nord de la province sont ruinées. M. Chaffanjon, chargé du district de Mey-tan, ayant appris le pillage de Then-y, recueillit ses objets les plus précieux, sa chapelle, monta sur sa mule et se sauva dans une station distante de trois lieues. Mais, dès le lendemain, les païens l'y suivirent et saccagèrent les maisons des chrétiens. Notre confrère, qui s'était réfugié dans une maison païenne du voisinage, fut bientôt découvert et pris. On lui vola ses effets et son argent, puis on l'enferma dans une chambre; il fallut qu'il donnât une somme pour obtenir la vie sauve. La nuit, pendant que les gardiens délibéraient à son sujet, il parvint à s'échaper. Son palefrenier accourut m'apporter cette nouvelle. Pauvre cher confrère, que sera-t-il devenu dans ce pays païen, sans conducteur, sans argent, en de pareilles circonstances ! Il ne sera pas allé loin sans que ses persécuteurs l'aient retrouvé et saisi. Je tremble d'apprendre sa mort d'un jour à l'autre. Malheureusement ici prisonnier moi-même, je n'ai pu que renvoyer son palefrenier avec une lettre pour l'engager à gagner le prétoire : c'est actuellement notre plus sûr asile.

“ Aujourd'hui on m'annonce le pillage et la destruction des églises et établissements de la préfecture de Thé-sien-fou, de la sous-préfecture de Gan-hoa, de celle de Ou-tchoán, là où le

véritable M. Moye a confessé la foi il y a un siècle, et enfin d'un oratoire de campagne à Eul-lang-po. Mais quand les églises des villes sont saccagées, les stations des campagnes ne tardent pas à l'être. C'est un désastre général dans cette partie du Nord de la province ; pas une station chrétienne n'aura échappé.

“ Partout, en pillant nos églises et nos chrétiens, on dit que l'Empereur de Chine déclare la guerre aux royaumes d'Europe et qu'il ne veut plus chez lui de Français ni de chrétiens qui sont les amis des Français. Nous sommes donc victimes de la haine contre la religion et la France, car, pour les Chinois, c'est tout un.

“ Ces jours-ci, le Préfet de Tsen-y a publié un édit ordonnant aux néophytes d'abandonner la religion chrétienne sous peine de confiscation de leurs propriétés. Quelques jours auparavant, il en avait publié un autre déclarant l'église, les établissements et les propriétés de la Mission confisqués pour le bien public, c'est-à-dire, ajoutaient les satellites, pour les frais de la guerre contre la France.

“ Nous sommes toujours, M. Bouchard et moi, retenus prisonniers dans le prétoire du général chinois. Nous sommes traités convenablement ; le bon Dieu a permis que nous tombions entre les mains d'un vieux brave qui a fait toutes les campagnes de la rébellion du Kouy-tchéou et a connu Mgr Faurie.

“ Veuillez faire un appel pour nous à la générosité de nos compatriotes. Si c'est pour la religion, c'est aussi pour la France que nous sommes persécutés, que nos établissements sont ruinés, que nos chrétiens sont réduits à la dernière misère. Ce sont certes deux nobles causes, et je suis heureux de souffrir pour elles. Surtout demandez pour nous et nos chrétiens de ferventes prières. C'est pour eux une terrible épreuve. Puissent-ils en sortir avec une foi victorieuse !

“ EM. BODINIER. ”

De Mandchourie je n'ai reçu que quelques lignes m'annonçant l'heureux retour à Ing-tsé de M. Guillon, ramené par un mandarin le 24 octobre.

TONG-KING OCCIDENTAL (Annam)

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Pertes de la Mission.—Déni de justice.

Hà-Nôi, 9 novembre, 1884.

Voilà dix grands mois que sept missionnaires, un prêtre indigène, 63 catéchistes, deux cents chrétiens ont été massacrés et que plus de cent chrétientés ont été brûlées ou pillées le plus officiellement possible, en plein jour, pendant plus d'une semaine, par les mandarins agissant d'après les ordres de leur gouvernement, et aucune répression n'a été faite, pas la moindre justice ne nous a été rendue. Les pertes de la mission s'élèvent *au moins à deux cent cinquante mille francs*, celles de nos chrétiens à *plus d'un million*, et une grande partie de ces biens volés sont encore entre les mains des coupables, nos ennemis, qui continuent à en jouir paisiblement.

A la suite des atrocités commises, le pays indigné s'attendait à une répression prompte et sévère. Les mandarins, auteurs de ces crimes, et la Cour de Hué qui avait donné ordre de les commettre, ont été effrayés un moment de leur gravité, et des suites qu'ils pouvaient avoir pour eux. Aux premières représentations officielles qui leur ont été faites, ils ont répondu en atténuant la grandeur des faits et en promettant de rendre justice. Leur but était de gagner du temps, de traiter la question par la diplomatie et de la faire tomber peu à peu dans l'oubli. Le premier Régent, principal moteur de ce complot—comme il l'avait été des massacres et du pillage qui, en 1874, affligèrent ma mission à la suite de l'expédition de M. Garnier—se souvient qu'à cette époque il réussit à se faire pardonner tous ses crimes, et à nous faire abandonner par le gouvernement français, qui alors n'exigea pour nous aucune réparation. Ce haut mandarin n'a encore tenu aucune des promesses faites aux représentants de notre patrie

et le sang des missionnaires français, des prêtres, des chrétiens massacrés en représailles de l'occupation du Tong-King est, jusqu'à ce jour, resté sans aucune vengeance.

Dans le pays, on est très étonné de ce silence sur des excès aussi graves et on croit que la France nous abandonne. Nos ennemis enhardis par leur impunité ne cessent de vexer les néophytes des paroisses ravagées. Ici, ce sont les assassins des prêtres qui forcent les chrétiens sans appui à signer une pièce attestant leur innocence. Là, ce sont des pillards qui, sans rien restituer, se font livrer des reçus en preuve que les biens volés ont été rendus ; et tout cela se fait avec l'influence des mandarins, sous l'empire de la menace.

Hier, une lettre m'annonçait que les autorités annamites de Thanh-hoà obligent les chrétiens ruinés à fournir des soldats et à payer le tribut, alors qu'un grand nombre d'entre eux, dispersés à la suite des massacres, n'avaient pu ensemen- cer leurs champs que les païens ont cultivés. Le missionnaire du district a réclamé, mais les mandarins ont répondu qu'ils ne pouvaient dispenser les chrétiens ni des corvées ni du tribut.

Un des effets les plus graves du manque de répression des massacres et du pillage, est la destruction de plusieurs chrétientés du district inférieur des Châu et Laos appartenant à la province de Thanh-hoà. Là, deux missionnaires et vingt-trois catéchistes furent massacrés au mois de janvier dernier, et les néophytes furent ruinés et cruellement maltraités. Les coupables se voyant impunis viennent de ravager une seconde fois plusieurs chrétientés, il y a à peine quelques jours, à la fin d'octobre. Les malheureux persécutés ont dû quitter leurs montagnes et gagner la plaine à trois journées de distance pour se jeter dans les bras de la mission. Malgré notre pauvreté et les dépenses énormes que nous occasionne la ruine d'une grande partie des paroisses de la mission, je n'abandonnerai pas ces nouvelles victimes de la haine contre la religion et la France. Je leur ai déjà envoyé quelques secours, et des cathéchistes sont chargés de veiller sur eux.

CHINE.

KIANG-NAN

Expulsion des missionnaires de Ou-Ho. — Pillage de leur résidence.

LETTRE DU R. P. DURANDIÈRE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A
MGR GARNIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-NAN.

Ou-Ho, 18 octobre, 1884.

...Après une absence d'un mois, je suis rentré à Ou-Ho avec le P. Gain. Notre voyage n'a point eu le succès que nous en attendions. Nous étions déjà bien installés, contents et pleins d'espérance pour l'avenir. Tout semblait en paix. Nous n'attendions qu'un beau jour pour nous diriger vers Soei-ning-hien, lorsque nous avons été tout à coup victimes d'une violente persécution. En un quart d'heure tout s'est évanoui : consolation, paix et projets d'avenir.

Nous avons été expulsés de notre maison et chassés de la ville par une bande de lettrés secondés de quelques vauriens prêts à exécuter tout ce que leur dirait la malice de ceux qui les dirigeaient.

Le 10 octobre, fête de Saint-François de Borgia, nous venions de dîner et nous étions réunis dans ma chambre vers une heure après midi, quand, apercevant un homme qui poussait la porte, je m'avançai pour le recevoir. En un instant la maison fut envahie par une foule nombreuse s'avançant en silence, mais d'une manière insolente. Quelques-uns se dirigent vers notre appartement et y entrent effrontément.

“ Venez, me dit le Père Gain, je crois que ces gens ont quelque affaire à traiter. ”

Je m'avance et les invite à s'asseoir. Trois ou quatre des principaux prennent place, et tous ceux qui sont dans la cour jusqu'à la porte d'entrée nous regardent en silence.

A peine avons-nous échangé les premières salutations d'usage que je vois quelques individus s'efforcer d'arracher nos portes de leurs gonds. Je demande doucement la raison de cet acte ; pas de réponse ; on continue sans rien dire. Je sentis alors que nous étions victimes d'un complot mystérieux et entre les mains d'une puissance occulte à laquelle il nous était difficile d'échapper. Le Père Gain, qui de son côté faisait bonne contenance, eut également la même pensée et la même impression, et, sans rien nous communiquer, nous nous résignons à souffrir tout ce qu'on voudrait nous faire subir, sans toutefois rien faire pour provoquer nos insulteurs.

Bientôt l'un de ceux qui étaient venus s'asseoir s'avance vers un groupe et crie à la foule :

“*Ta-cha, tue, frappe.*”

Immédiatement deux ou trois brigands se précipitent dans la salle et dans nos deux chambres qui étaient contiguës, renversent et brisent tout.

J'eus alors la pensée de me rendre au tribunal pour demander protection ; mais je fus arrêté à la première porte de notre maison : un grand gaillard à figure patibulaire, brutal et féroce entre tous, m'arrache mes lunettes.....je ne vis presque plus rien.....

Au bout de quelques minutes je fus saisi par quelqu'un qui s'était blessé à la main en brisant le mobilier, il me traîne hors de la maison, tandis que d'autres me poussent par derrière. Je leur observai doucement qu'il leur était inutile de me traîner, que j'étais prêt à marcher librement là où l'on voudrait me conduire. Alors l'on me lâche sans rien me répondre.

De son côté le Père Gain se trouvait au milieu de débris de caisses, de livres, de tables, etc. Un moment il se baisse pour ramasser, sous le lit, son crucifix qu'un bandit plus endiablé que les autres venait d'y jeter, avec son bréviaire et son chapelet. Il se sent alors saisi par derrière et violemment entraîné dehors. Il crut son heure dernière arrivée.

et offrit sa vie à Notre Seigneur. Mais au milieu de la cour, on s'écarte pour le laisser passer. Il m'aperçoit alors sans lunettes près de la porte extérieure.

“ Allons au tribunal, ” lui dis-je.

“ J'y pensais, répondit-il, mais on barre le chemin. ”

Nous délibérons un instant, puis apercevant nos catéchistes dans un coin, tristes et abattus, je vais leur demander si on leur a fait du mal. “ Non, répondent-ils, nous ne comprenons rien à tout ce qui se passe. ”

Tout s'était passé en silence, et c'est précisément ce qui nous donnait raison de craindre. On aurait dit un acte officiel, il ne manquait que la *carte* du mandarin, pour croire qu'on agissait en son nom.

Quand le P. Gain m'eut rejoint, on cria :

“ A la porte de l'Est, hors de la ville ! ”

Le P. Gain avait perdu sa calotte et un de ses souliers. Nous marchons alors côte à côte vers la porte de l'Est, escortés par une foule menaçante et cependant relativement silencieuse. Je crus qu'on voulait peut-être nous conduire hors des murs dans un lieu écarté pour nous tuer. L'un des catéchistes qui nous suivaient eut la même pensée. Et en effet, on avait vu des enfants s'armer de briques.... Nous nous suggérâmes alors mutuellement quelques bonnes paroles de la Sainte Écriture pour nous réconforter et nous aider à faire généreusement et gaiement notre sacrifice ! Je priai le P. Gain de vouloir bien me donner l'absolution au premier danger de mort, je lui rendrais la pareille...

Nous passons la première porte de la ville, et la foule nous accompagne toujours... Nos persécuteurs nous indiquent clairement la route à suivre ; pas moyen de s'en écarter... Quand nous eûmes passé la seconde enceinte et l'ancienne digue du Hoang-ho, nous n'étions accompagnés que par les *exécuteurs* aux ordres des lettrés. Enfin, nous restâmes seuls dans la campagne aux pieds des collines situées à l'est de la ville. Deux catéchistes et deux de nos amis païens nous avaient accompagnés. Que faire ? Où aller ? Pas d'habits, pas d'argent, on nous a tout volé, et nous n'avons pas même pu sauver notre bréviaire. On nous apprend que nos vêtements, caisses, lits, ont été pillés et enlevés jusqu'au

dernier en moins de deux heures par les fumeurs d'opium et les mauvaises femmes du quartier, pendant qu'on nous escortait hors des murs.

Ce qui nous inquiétait le plus, c'est la pensée de deux catéchistes que nous avions laissés malades, dont un, assez grièvement. Nous renvoyâmes alors l'un des deux qui nous avaient suivis, avec les deux païens pour leur porter secours. Ils étaient à peine arrivés à la porte de l'Est, qu'ils rencontrèrent le Tche-hien faisant semblant de courir après nous. Celui-ci, ayant reconnu le catéchiste, cessa de nous poursuivre et retourna avec lui dans notre résidence. A la vue du vide complet qu'on y avait fait, il fit entendre un vigoureux "il ne reste rien !" et versa un pleur de crocodile...

"Fuyez vite, dit-il au catéchiste, je ne puis vous protéger, le Ti-pou gardera la maison."

Après avoir marché longtemps à travers champs, nous trouvâmes enfin, à 18 lis de la ville, entre deux montagnes, une misérable auberge, véritable écurie, ayant une ouverture de huit à dix pieds de large, sans porte pour la fermer. Le temps était froid et pluvieux, et nos habits fort légers : nous passâmes là une première nuit, couchés sur de la paille chèrement achetée. L'un de nos catéchistes avait heureusement sauvé quelque argent, mais nous étions huit personnes, *quid hoc inter tantos ?*

Le lendemain, je fis mon possible pour avoir accès auprès des tribunaux civils. Ce fut en vain ; depuis le Tao-tai, qui était absent, jusqu'au Tche-hien, j'éprouvai un refus significatif, c'est-à-dire qu'on me fit comprendre qu'on ne voulait s'occuper de nous que pour nous renvoyer. Cependant un employé du tribunal consentit à nous prêter 6,000 sapèques, et cela pour huit personnes devant faire 3 à 400 lis à travers des chemins affreusement détrempés par les pluies depuis près dix jours.

Il n'y avait plus moyen de songer à rester davantage sous les murs de Su-tcheou : il fallait promptement reprendre le chemin de Ou-ho, sous peine de souffrir de la faim et du froid. Après avoir passé deux jours et trois nuits dans notre pauvre auberge, nous quittâmes le pays avec un véritable serrement de cœur. Nous avons retrouvé nos deux malades.

Nous sommes arrivés sains et saufs à Ou-ho. Dieu soit béni toujours ! A plus tard les autres détails.

Nos pertes matérielles sont relativement considérables. Le P. Gain a absolument tout perdu. Nous n'avons point visité Soei-ning, de peur de tout compromettre ; nous sommes en ce moment trois Pères à Ou-ho, et, dans les circonstances actuelles, nous croyons imprudent de sortir. S'il y avait espoir de traiter cette affaire, je ne balancerais pas à faire le voyage de Ngan-hoei, mais je crains de faire des dépenses inutiles et de laisser les Pères dans l'embarras.

Si nos pertes sont grandes, l'espérance, la confiance en Dieu et le courage nous restent plus grands qu'auparavant.

CHINE.

LETTRE DE M. MARTINET, PROCUREUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES A SHANG-HAI, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Shang-hai, 10 Décembre, 1884.

Comme je crois vous l'avoir dit précédemment, nos confrères des districts persécutés ont reçu ordre de quitter le pays. M. Terrat est déjà à Tchong King. Le sous-préfet de Tsen-y exigeait que M. Bodinier fixât lui-même le jour de son départ, et cela afin de pouvoir dire que le missionnaire avait demandé à quitter le pays. Notre confrère s'y est refusé :

“ Ce n'est pas à moi à fixer le jour du départ, a-t-il répondu, mais à vous : nous ne voulons partir que forcés.”

Le sous-préfet n'osa presser davantage, et les choses en restèrent là. Huit jours après, le 21 novembre, le prétoire envoya à M. Bodinier une pièce officielle venant de la capitale. Elle contient un ordre formel du gouverneur de quitter les églises pour rentrer à la capitale ou être reconduits à la frontière hors de l'empire. Voici la traduction de cette pièce, telle que me l'a envoyée M. Bodinier.

Ordre du Tao-tay-Tchou à son substitut à Tsen-y, pour l'expulsion des missionnaires.

Nous, Tao-Tay-Tchou, donnons connaissance des ordres du Gouverneur :

Nous Tao-Tay, avons présenté un placet au Gouverneur dans lequel nous disions : Comme les missionnaires de chaque juridiction s'obstinent à rester hors de la capitale, les troubles de chaque endroit sont difficiles à apaiser, nous invitons en conséquence le Gouverneur à donner de nouveaux ordres à l'évêque, afin qu'immédiatement il appelle chaque missionnaire à la capitale pour apaiser les esprits.

A ces causes, le gouverneur a répondu :

Nous avons pris connaissance de votre placet, en conséquence nous ordonnons ce qui suit : Dans les juridictions où les églises n'ont pas encore été pillées, les

susdits missionnaires devront venir à la capitale ou passer dans une autre province selon leur commodité. Là où ils habitent une église ou autre lieu dans lequel se font des cérémonies religieuses, les susdits missionnaires devront désormais faire ces cérémonies en leur particulier, et les chrétiens chacun dans sa maison : il ne leur sera pas permis de se rassembler en grand nombre ni d'entrer dans l'église, de crainte d'exciter des rumeurs. Il en sera de même pour les femmes chrétiennes. Nous craignons que le peuple sans intelligence ne profite de cela pour faire naître des troubles. Quant aux églises qui ont déjà été pillées, le mandarin local devra disposer des gardiens à la porte pour empêcher païens et chrétiens d'y entrer. Les missionnaires devront se retirer *ad tempus*, et ne pas pénétrer dans les églises pour éviter le renouvellement des mêmes troubles.

Si, les missionnaires et les chrétiens manquant de prudence et de circonspection et refusant d'obéir à nos ordres, il survient quelque accident non voulu par nous (un massacre), le mandarin local ne pourra être rendu responsable de cette grave affaire et la faute en sera imputée aux missionnaires et aux chrétiens, le mandarin local étant mis par leur faute dans l'impossibilité de les protéger.

A ces causes, nous déléguons le *Gnié-tay* pour transmettre nos ordres par toute la province. Il fera un monitoire officiel à l'évêque pour que celui-ci ait à avertir chaque missionnaire et par eux tous les chrétiens, d'obéir à nos ordres.

De plus il devra ordonner au substitut *Kiang*, en mission à Tsen-y, de faire savoir à qui de droit :

Que les missionnaires, recueillis dans les prétoires, doivent se tenir prudents et réservés, afin de ne pas susciter des affaires ;

Que les mandarins chargés de leur garde doivent veiller à ce que personne ne vienne les voir, de crainte de susciter d'autres affaires au détriment des deux parties.

Ensuite on attendra que le *Gnié-tay* ayant adressé un monitoire officiel à l'évêque Ly, celui-ci ait ordonné aux susdits missionnaires de revenir ensemble à la capitale pour apaiser les esprits et mettre terme aux dangers subséquents.— Que si les susdits missionnaires désirent retourner dans leur propre royaume, on devra immédiatement les conduire et les accompagner jusqu'à la frontière. Quant à leurs propriétés, champs et maisons, tout sera livré au Mandarin local qui les gouvernera.

Que si, en ce moment, il y a quelque achat ou quelque construction en train de se faire, il devra y être sursis *ad tempus*.

Ces ordres seront donnés aux missionnaires de chaque église, quelle que soit leur nationalité, parce que, le peuple ne pouvant distinguer à quel royaume appartient chacun d'eux, il convient de les traiter tous de la même manière.

Tels sont la réponse et les ordres du Gouverneur.

A ces causes, nous *Tao Tay*, ordonnons à notre substitut d'obéir à ces instructions et d'exécuter ces ordres vite et sans retard.

Le présent ordre est adressé à notre substitut *Kiang teu fang* en Mission à Tsen-Y pour l'examen des affaires.

Donné la 10^{me} année de l'Empereur *Kouan-Siu*, le 29 de la 9^{me} lune.

Il n'y a donc plus à espérer que nos confrères puissent

tenir longtemps dans leurs malheureux districts. Et cette mesure inique ne sera-t-elle pas appliquée à tous les missionnaires, non seulement du Kouy-Tcheou, mais du Yun-Nan, du Thibet et encore du Su-Tchuen ! Déjà les menaces faites à nos confrères du Yun-Nan semblent se réaliser. A la capitale, les soldats ont lancé des pierres contre la résidence de Mgr Fenouil et brisé des vitres ; au collège, des malfaiteurs se sont introduits en plein jour dans l'établissement et ont blessé grièvement un élève.

Au Thibet l'on parle de piller et de détruire la résidence de Mgr Biet et de chasser les missionnaires. Pao, tao-tay de Ya-tcheou, a lancé dans le Thibet une proclamation embrouillée, disant que la France attaque injustement la Chine, et que, partout où l'on rencontre des Français, s'ils sont insolents et orgueilleux, on peut les chasser et les battre, sans avoir à craindre de représailles. Cet écrit a été traduit en thibétain et livré à tous les chefs indigènes soumis ou non à Lhassa. Les mandarins chinois craignent que les chefs thibétains n'abusent de cet écrit, en se croyant autorisés à attaquer les missionnaires à Yerkalo et à Bathang, et ils conseillent à nos confrères de déménager et de fuir. Ces nouvelles sont communiquées par Mgr Biet en date du 13 novembre.

Dans le Su-Tchuen, on craint des soulèvements à cause de la misère par suite de la sécheresse et du manque de commerce.

Le *Tsong-ly-Ya-Men* a répondu à M. le Ministre de Russie : " Que, s'il y a eu des soulèvements contre les chrétiens, c'est tout à fait contre sa volonté, puisque ordre avait été donné de protéger les missionnaires et les chrétiens ; que ces ordres allaient être renouvelés ; et que, relativement aux faits du Kouy-Tcheou communiqués par le procureur des Missions Etrangères de Chang-hai, enquête serait faite."

Nous pouvons deviner dès maintenant quel sera le résultat de cette enquête ; le *Tsong-ly-Ya-Men* dira : " Les chrétiens se sont révoltés et l'on n'a fait que réprimer la révolte."

Je tiens M. le Ministre de Russie au courant des nouvelles les plus importantes. Oh ! vienne donc au plus tôt une paix solide et honorable qui mette fin aux maux de nos missions !

LETTRE DE MGR CHAUSSE, PRÉFET APOSTOLIQUE DU
KOUANG-TONG.

Au milieu du désordre actuel, quoiqu'il soit assez difficile d'avoir des relations suivies avec l'intérieur de la province, bouleversée par la persécution, il nous arrive cependant de tous les côtés des nouvelles, qui nous permettent de juger de la violence exercée contre nos néophytes jusque dans les moindres hameaux.

L'orage déchaîné sur la mission par le vice-roi, aidé de Pang-yoc-luu, commissaire impérial, s'est promené partout avec une rage inouïe. Près de trois mille familles ont été ruinées par le pillage, qui continue encore en ce moment, livrées à toutes les brutalités d'une populace surexcitée et sauvage et jetées sans asile à la merci des âmes compatissantes et charitables. Que de souffrances et que de misères ! Ah ! vous, riches et puissants du monde, qui nagez dans l'abondance, que n'employez-vous un peu de votre superflu à soulager vos frères persécutés pour la foi et pour la France ; votre dette serait moins écrasante au tribunal du souverain Juge.

En couvrant de ruines et de désolations le champ du Père de famille, le but de nos persécuteurs était d'arracher du sol la semence de la foi, qu'une génération de vaillants apôtres y avaient plantée avec quelques succès. Le moment était favorable. Les pamphlets du commissaire, les édits des mandarins, engageant ouvertement à l'apostasie, les menaces du peuple, tout cela ne laisse aucun doute.

La malice des autorités chinoises était d'autant plus à craindre, qu'elle se cachait sous les formes de la légalité. En nous renvoyant, les mandarins semblaient subir une nécessité, pour nous soustraire à la vengeance populaire, vengeance pourtant que les gouvernants peuvent toujours modérer ; et, aux yeux des autres nations, dont ils cherchent avec tant de soin l'approbation et l'appui, afin de passer pour un peuple civilisé, ils avaient l'avantage de paraître agir correctement.

Mais, par notre départ, ils enlevaient aux chrétiens leurs protecteurs naturels et tout moyen de défense, et ils pen-

saient que le pillage et la perte de leur fortune suffiraient à les éloigner d'une religion, cause de leurs malheurs. De cette manière, ils auraient atteint facilement leur dessein et enlevé ceux qu'ils regardent comme les auxiliaires de la France. Personne n'ignore en effet que la plupart des Chinois anti-européens croient que les missionnaires sont l'avant-garde des royaumes de l'Occident pour envahir l'empire : de là l'opposition incessante contre la propagation de la Foi.

Heureusement la grâce divine opère toujours des prodiges et donne des forces surhumaines à ceux qui combattent sous son étendard. C'est ce qui est arrivé pour nos chrétiens ; c'est ce qui a dérangé les projets des persécuteurs.

Pillés, battus, réduits à la dernière indigence, ils ont répondu, comme les premiers chrétiens, à ceux qui leur disaient : " apostasiez et on ne vous inquiètera plus " ; oui, malgré la terreur à l'ordre du jour, ils n'ont eu qu'une voix à l'orient comme à l'occident : " Mieux vaut mourir " et des milliers de victimes préférant au danger de renier leur foi, l'exil et la misère, ont abandonné leur village avec leurs femmes et leurs enfants.

De rares exemples, comme toujours, ont sans doute attristé nos cœurs ; mais déjà plusieurs renégats sont revenus de leur faiblesse ; et quand la paix ramènera l'espérance dans ces campagnes dévastées, j'ai la confiance que ces plantés, desséchés par la peur, reprendront leur sève première aux rayons du soleil qui éclairera notre retour parmi eux. Que ce temps nous paraît long !

Vers la partie orientale de la province où sont nos plus belles chrétientés, les coups, dès le début, ont été moins violents. Les mandarins semblaient s'engager avec timidité parmi ces montagnards pleins de foi et de vigueur. Les chapelles n'avaient pas été scellées et les payens faisaient cause commune avec les chrétiens, pour empêcher le désastre. Les districts du P. Laurent et du P. Verchère avaient été presque indemnes de toute vexation.

Cela ne devait point durer ; le démon veillait à son poste : *circuit quærens quem devoret* ; il préparait ses moyens d'attaque, et il faut croire qu'il avait pris conseil, car ses plans étaient si bien inventés, que, sans un point un peu faible, il eût remporté une victoire complète.

Il machina dans l'ombre la trame d'un complot dont il avait tous les fils et en mit toute la responsabilité sur le compte des chrétiens. Ils devaient se soulever en masse et venir en aide aux Français : les canons, les fusils, les armes de toute espèce étaient prêts et cachés sous terre. On n'attendait plus que le moment favorable. Dans la pièce d'accusation adressée secrètement au vice-roi, le nom des principaux chefs choisis parmi les chrétiens les plus influents, était désigné avec précision... Et y avait même trois missionnaires qui se tenaient cachés pour prendre, à l'heure voulue, la direction des rebelles !

Tout était si clairement établi, que le vice-roi effrayé, envoya aussitôt un commissaire avec plein pouvoir, et donna l'ordre à l'autorité militaire de se transporter immédiatement avec un corps de troupe, dans le district indiqué.

Heureusement dans le voisinage, vivait un petit mandarin, dont la vigilance aurait été en défaut, si le complot eût été réel. Comment ? une rébellion se serait organisée à ses côtés et à son insu ! Le cas était grave : son globule et sa place étaient menacés.

Averti de l'accusation, il fait venir les chrétiens qu'il connaissait de longue date et les interroge. Ceux-ci, étonnés, protestent avec force.

Alors le mandarin s'empresse de démentir l'accusation auprès du vice-roi, l'assurant que le pays était tranquille et que les chrétiens ne songeaient à rien moins qu'à la révolte.

Mais les ordres étaient reçus...trois cents soldats arrivaient à marches forcées et envahissaient bientôt la contrée.

Ce fut comme une nuée de sauterelles s'abattant sur un champ de verdure...La chapelle du Père Verchère reçut la première visite ; elle fut pillée, selon l'habitude, puis scellée...Les portes des chrétiens furent enfoncées, les images déchirées, et les meubles brisés. A Nopo, où le P. Laurent administre de 1,500 à 2,000 fidèles et possède deux ou trois oratoires, outre le pillage habituel, le mandarin avait donné l'ordre de saccager dix-huit chapelles. Où les trouver ? Bah ! Vous croyez qu'un Chinois est embarrassé pour si peu ! Détrompez-vous. Le voilà en règle. Les dix-huit chapelles sont scellées !...Il a chassé les chrétiens de leurs maisons et a apposé son papier à cachet rouge sur les portes.

“ Ce sont nos maisons, disaient les chrétiens, nous n'avons pas d'autre habitation.”

“ Et qu'importe ? Ne priez-vous pas dans cette pièce ? Donc c'est une chapelle, je dois la sceller...”

Et voilà nos pauvres néophytes sans asile, obligés de chercher ailleurs un abri.

Le plus grand mal produit par le passage des soldats est l'excitation générale contre les chrétiens. Depuis lors plus de vingt familles ont été chassées ; tout le pays est en feu. Les payens les pressent d'apostasier. Mon Dieu ! Quel avenir ! Et ce district était si beau !

Tout près de là dans le *Loc song*, se trouvait le centre de la prétendue rébellion. Le P. Teurtrie me donne les détails suivants :

“ Le pillage des maisons chrétiennes, me dit ce missionnaire, continue dans mon district, si bien qu'aujourd'hui, il y a plus de 150 familles ruinées. Grand nombre de fidèles ont quitté leur village : d'autres sont partis à l'étranger. Beaucoup d'entre eux, n'osant sortir de peur des payens, sont peut-être condamnés à mourir de faim, car j'ai appris que, dans nombre d'endroits, les chrétiens n'ont pu faire la récolte du riz, et que les payens se sont chargés de le couper.

“ A Sin-Tien, où j'avais une petite chapelle, les Chinois se sont précipités en foule dans les habitations, vociférant mille blasphèmes contre la religion ; ils pillent et brisent tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Dans une chambre, ils rencontrent une pauvre chrétienne, allaitant son enfant de trois ou quatre jours ; mais les monstres s'avancent, arrachent l'enfant du sein de sa mère et le jettent violemment par terre. Le pauvre petit meurt. Mais un ange de plus montait au ciel.

“ D'autre part, les payens se rassemblent et cherchent le moyen d'attaquer le village de Na pou ; mais, comme les chrétiens sont nombreux, ils n'osent pas en venir aux mains. Pour compenser cet échec, ils attendent la nuit et se dirigent vers les montagnes où habite seul un pauvre charbonnier, qu'ils haïssent tout particulièrement. Au bruit qu'il entend, le malheureux se lève et sort. Il est saisi et garrotté,

puis chacun le frappe à l'envi. Il est sans connaissance et l'un d'eux veut encore le transpercer de sa lance ; les autres l'arrêtent en disant qu'il est mort, et tous se retirent fiers de leur exploit. Ce brave chrétien a été broyé sous les coups, il a les bras et les jambes rompus et tout le corps meurtri.

“ A Trai-hai-Tsia, les mandarins, accompagnés du commissaire, sont venus six fois, et six fois ils ont poussé les pauvres néophytes à renoncer à la religion des Français. Grâce à Dieu, aucun n'a failli, ils se sont tous montrés fermes dans la foi.

“ Un jour plusieurs mandarins viennent s'installer à la chapelle, ne trouvant pas ma chambre assez convenable. L'un des chrétiens les prie de ne pas entrer parce que c'est le temple de la prière.

“—Je suis mandarin, répond le plus exalté, j'entrerai si cela me plaît.”

“ Tous alors de pénétrer dans le Shong-tang, où, après avoir tourné en ridicule les images et les inscriptions pieuses, ils procédèrent à l'interrogatoire.

“—Toi, qui es-tu ?

“—Je suis Chinois, comme le *grand homme*.

“—Tu es chrétien.

“—Oui, je suis chrétien.

“—Tu veux te révolter contre l'empereur et ainsi aider les Français ?

“—Le grand homme sait bien que ce n'est pas vrai.

“—Vous êtes accusés auprès du vice-roi et vous savez que je puis vous condamner.

“—Le grand homme jugera comme il lui plaira ; mais il sait bien que nous ne sommes pas coupables.

“—J'ai appris que vous étiez très contents quand les *diabes d'étrangers* avaient la victoire ; c'est déjà un crime contre l'Empire.

“—Le grand homme a été mal renseigné. Nous sommes Chinois et nous désirons que la Chine soit prospère.

“—Il faut abandonner la religion des étrangers et reprendre la religion de l'Empire, sinon malheur à vous !

“—Le grand homme fera ce qu'il lui plaira, mais je désire conserver ma religion.”

“ Alors tous les mandarins en fureur se répandaient en imprécations violentes contre la religion, contre les Français et contre les chrétiens.

“ Le magister qui me racontait ces interrogatoires m’a affirmé que les mandarins ressemblaient à des tigres furieux...”

Telles sont les nouvelles de cette région naguère encore si prospère. Les mandarins n’ont pas osé emprisonner les néophytes, parce que leur innocence était palpable ; mais le mal grandit ; les payens se croient maintenant obligés de persécuter les chrétiens pour être de bons patriotes.

En ce moment plus de la moitié de nos villages sont détruits et chaque jour le nombre augmente. Jusqu’ici nous avons pu subvenir aux besoins de nos malheureux chrétiens qui ont fui à Hong-Kong et à Macao. Mais, dans l’intérieur, combien de misères qu’il est impossible d’atteindre : combien peut-être sont destinés à périr de faim durant l’hiver !

Ayons confiance cependant et espérons que la tempête passagère que nous traversons nous purifiera, et que lorsque la paix reviendra, le bon Dieu saura nous dédommager de ces tristesses par une moisson plus abondante.

P. S.—Nos prêtres chinois commencent à pouvoir parcourir les districts persécutés, ce qui a été impossible pendant les mois de septembre et d’octobre aux environs de Canton. Les PP. Bernon, Ferrand, Mérel, restés dans l’intérieur, se portent bien. J’espère qu’ils n’ont plus à craindre. Le Père Ferrand n’est cependant pas sans inquiétude.

TONG-KING.

LETTRE DE M. LESSERTEUR, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES
MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Il n'est pas de courrier venant du Tong-King qui ne nous apporte l'annonce de quelque nouveau désastre subi par la mission du Tong-King occidental. Le nombre des chrétiens ruinés par les brigands qui désolent le pays dans tous les sens est incalculable.

Je vous envoie aujourd'hui quelques extraits d'une lettre que m'a adressée le P. Hébert (1), dont le district comprend six paroisses administrées par les prêtres indigènes, et situées dans la province de Thanh-hoa, non occupée par nos troupes.

C'est dans cette province que commença, il y a quatorze mois, la persécution par laquelle les mandarins cherchèrent à se venger des glorieux faits d'armes de notre corps expéditionnaire et dont furent ensuite victimes, dans le district de la partie montagneuse, six missionnaires et de nombreux catéchistes.

“...Jusqu'ici la province de *Thanh-hoa* n'est pas encore en paix. Les prêtres indigènes chargés des paroisses de *Nhan-lo* et de *Ké-bén* sont toujours obligés de se tenir cachés, et les chrétiens, loin d'avoir été indemnisés, sont toujours exposés aux vexations des mandarins. Ceux-ci, voyant que les Français ne réclament rien d'eux, obligent nos néophytes à livrer l'impôt des champs qu'ils n'ont pu ensemercer, et

(1) Dans une lettre à Mme Béchet, la mère du jeune martyr lyonnais, M. Robert, missionnaire à Ké-rua, donne les détails suivants :

“ Le jour anniversaire de la mort du P. Béchet, le P. Girod s'est rendu à Ké-Dai, pour célébrer le glorieux triomphe de votre bien aimé Gaspard. C'est à Ké-Dai, non loin de la cure, que son corps attend le jour de la résurrection.

“ Une circonstance que vous ne connaissez peut-être pas : le P. Hébert est détesté des mandarins de Thanh-hoa, car il leur a donné plusieurs fois du fil à retordre, et c'est lui que l'on croyait massacrer lorsqu'on a mis votre fils à mort. Il est à peu près sûr que, si les bourreaux de Gaspard avaient su que celui qu'ils avaient entre leurs mains n'était pas le P. Hébert, ils l'auraient relâché sans lui faire aucun mal. ”

forcent les villages chrétiens incendiés et ruinés de fond en comble à fournir leur contingent de soldats, comme avant les massacres.

“ *Thanh hoa* est actuellement un foyer de révolte contre les Français ; c'est là que se retirent tous les mécontents et tous les mandarins chassés des provinces du nord. Un grand nombre de mandarins de la capitale y ont établi leur résidence, et le trop fameux ennemi de la France et des chrétiens *Tên-thát-Tuyét* vient d'y envoyer sa femme et ses trois fils. L'anarchie la plus complète règne dans la partie montagneuse.

“ Quant aux coupables qui ont massacré et pillé les chrétiens, non seulement on ne les recherche plus, mais on a même relâché ceux que l'on avait emprisonnés d'abord. Les deux principaux organisateurs des massacres se promènent librement avec éclat dans les rues du chef-lieu de la province.

“ Je suis toujours à *Phuc-nhac*, dans la province de *Ninh-binh*. Je me suis rendu à *Ké-bén*, pour la première fois depuis les massacres, le 2 novembre dernier, et j'y ai célébré la Sainte Messe afin d'administrer le viatique à un malade. Les pauvres chrétiens des villages environnants sont venus me raconter leurs malheurs : leurs maisons ne sont pas encore reconstruites, et il ne reste plus rien des anciennes. Les païens ont tout emporté, jusqu'au charbon provenant de l'incendie.

“ J'ai visité avec la plus profonde tristesse le tombeau, ou plutôt l'amas de terre qui recouvre les restes de 80 chrétiens de *Ké bén*, brûlés ensemble dans l'église du village.

“ En voyant le dénûment absolu de ces pauvres chrétiens, en entendant sur les lieux le récit de leurs malheurs sans nombre, dans l'impuissance de leur venir en aide, je me mis à pleurer avec eux. Ils me supplièrent de rester, mais Mgr Puginier venait de m'écrire que la prudence ne me permettait pas encore de le faire.

“ Dans mon seul district, le nombre des chrétiens massacrés est de plus de 250 ; plus de 40 chretientés ont été brûlées ou saccagées, et les églises livrées aux flammes. .”

TONG-KING.

LETTRE DE MGR. PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-nôi, 5 décembre 1884.

Dans le district de Son-Tay, la paroisse de Sông-Chay est toujours dispersée. Le curé avec ses catéchistes et ses élèves, les religieuses annamites et les chrétiens se sont fait des radeaux en bambous et ont descendu le Sông-Cà, jusqu'au près de Tuân-hac où ils mènent une existence misérable, sous la protection de quelques canonnières de guerre françaises, vivant de tubercules qu'ils vont chercher dans les montagnes voisines.

C'est déjà la troisième fois, depuis le mois d'avril dernier, que ces malheureux chrétiens ont dû fuir de leurs villages pour échapper à une forte bande de Pavillons Noirs qui ravagent le pays, pillent et incendient les maisons et massacrent ou emmènent prisonniers les habitants dont ils peuvent se saisir. Un grand nombre de jeunes gens et de jeunes femmes sont tombés entre leurs mains, et il ne nous a pas encore été possible de les racheter ou de procurer leur évasion. Ces pauvres chrétiens ont tout perdu et sont ruinés par les privations et les souffrances qu'ils subissent depuis huit mois. Pour surcroît de malheur, ils n'ont pu faire la récolte du riz d'automne et ils vont perdre les graines oléagineuses que rapportent leurs forêts, car la saison de les cueillir est déjà avancée. A différentes reprises, je leur ai envoyé des secours que je trouvais considérables, vu la modicité de nos ressources, mais qui en réalité n'étaient pour eux qu'un léger soulagement de deux ou trois jours.

Dernièrement le colonel Dugenne, de la Légion étrangère, a été envoyé par le général Brière de l'Isle, commandant en chef, pour attaquer avec une colonne de 700 hommes, cette bande de Chinois forte de 2,000 brigands, et solidement retranchée dans plusieurs forts au-dessous du Tuyen-Quang.

L'attaque a été vive et le combat a duré quatre heures. L'ennemi, se voyant cerné, a abandonné subitement ses positions, laissant au pouvoir des Français une bonne quantité d'armes et 60,000 cartouches de fusils se chargeant par la culasse. Il a eu de 450 à 500 hommes tués ; on ne connaît pas le chiffre de ses blessés. Ce brillant fait d'armes a coûté aux Français la perte d'un lieutenant et de onze soldats tués ; un sous-lieutenant et 23 hommes ont été blessés. Le lendemain, 21 novembre, la colonne attaquait une seconde bande de Pavillons Noirs forte de huit cents hommes, retranchés dans un autre poste où elle gardait un grenier de riz couvert par les forêts. Là, il n'y a pas eu de combat sérieux, car l'ennemi s'est enfui, laissant ses provisions au pouvoir des Français. Les Chinois se sont retirés, partie vers le Nord-ouest, partie vers l'Ouest, dans les forêts situées entre le fleuve Rouge et la rivière Claire.

La paroisse de Sông-Chay reste toujours exposée aux ravages de ces bandes ennemies, et je crains bien que les chrétiens ne puissent regagner leurs anciens villages d'ici à quelque temps.

La paroisse de Bau-No, relevant aussi du district de Son-Tây, a pareillement eu beaucoup à souffrir des incursions des Pavillons Noirs. Bon nombre de chrétiens, qui s'étaient réfugiés à Son-tay, au mois de février dernier, ont voulu, au mois de juin, regagner leurs villages respectifs. Ils ont eu quelques jours de tranquillité, mais les bandes ennemies que l'on croyait plus éloignées ont envahi les villages à l'improviste, ont pillé les biens, massacré grand nombre d'habitants qui ont été surpris la nuit, et ont emmené prisonniers des centaines de néophytes. Les deux tiers de la paroisse de Bau-No, forte de 2,500 âmes, ont été saccagés par les brigands et ont perdu le peu de biens qu'on avait pu sauver lors des pillages précédents.

La paroisse de Du-Bo, dépendant du même district, vient aussi d'être ravagée en partie. Le curé, dénoncé aux Pavillons Noirs, a dû s'enfuir au moment où il était occupé à reconstruire quelques cases pour servir d'église et d'habitation, car tout avait été pillé et brûlé précédemment. Il n'a pas encore pu rentrer dans sa paroisse où sa vie serait en très-grand danger.

Dans la province de Thanh-hoà, les chrétiens Chau et laotiens qui ont eu dernièrement leurs villages détruits, comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, errent encore dans les montagnes, sans prévoir le jour où ils pourront rentrer dans leur pays.

Leur récolte d'automne est perdue et ils restent exposés pour longtemps à toutes les horreurs de la famine.

Les deux paroisses de Nhanh-lo et de Ké-bên, appartenant au district de Thanh-hoà, et qui ont été complètement dévastées, lors des massacres de janvier, sont toujours soumises aux plus cruelles épreuves.

Malgré mes incessantes réclamations au sujet des massacres de sept missionnaires, d'un prêtre indigène, de soixante-trois catéchistes et de plus de deux cents néophytes, et au sujet du pillage et de l'incendie des villages chrétiens, crimes commis officiellement en plein jour par les autorités annamites de la province, je n'ai encore pu obtenir, depuis un an, aucune justice, aucune réparation. Nos ennemis restent toujours paisibles possesseurs des biens qu'ils ont volés à la mission et aux néophytes et continuent à chanter victoire, se prévalant de leur impunité. Que d'avaries ils ont fait subir aux chrétiens après leur rentrée dans leurs anciens villages, que de vexations ils ont exercées contre eux ! Le poison, les assassinats en secret, tout a été employé pendant plusieurs mois, sans qu'il m'ait été possible d'obtenir la moindre protection en faveur de ces malheureuses victimes de la haine de la religion et surtout de la France. Les mandarins les forcent depuis longtemps à livrer l'impôt, même des champs qui leur ont été enlevés par leurs ennemis, à fournir les corvées militaires, et cependant tout le monde connaît leur profonde misère et leur dénûment le plus complet.

Mais si je m'intéresse à la misère corporelle de ces néophytes abandonnés, je suis bien sensible à leur abandon spirituel. Voilà, en effet, un an que les deux districts de Chau et de Laos et les deux provinces de Nhanh-lo et de Ké-bên, appartenant les uns comme les autres à la province de Thanh-hoà, voilà, dis-je, *un an*, qu'ils sont privés de leurs pasteurs. La gravité de la situation et les dangers imminents auxquels seraient exposés les prêtres, ne me permettent

pas de leur en envoyer sans les vouer à une mort certaine. Voilà donc huit milles néophytes privés depuis un an de tous secours spirituels et des consolations de la religion qui leur seraient cependant nécessaires maintenant plus que jamais, pour les soutenir dans les épreuves et, au moment de la mort, les préparer à paraître devant Dieu !

Quand je songe à cet état de chose, et j'y réfléchis souvent, j'éprouve une profonde tristesse, et je trouve la vie pénible, voyant surtout que je n'ai rien obtenu pour améliorer la situation spirituelle et corporelle d'un si grand nombre de chrétiens. Dans l'amertume de mon âme, je me surprends à penser que ceux qui devraient rendre justice à des innocents opprimés et ne le font pas, assument une responsabilité énorme. Ils n'y songent pas, mais ce n'est pas l'oubli qui leur en fera éviter les conséquences funestes. Cependant, au milieu de ces pénibles impressions, je me sens rappeler à la patience en songeant que la justice n'est pas de ce monde et que la persécution est l'état habituel de l'Eglise. Ce sont les tribulations qui la purifient, la fortifient, lui donnent de la vertu et la font grandir par la grâce de Dieu qui sait tirer le bien du mal, et la rend plus florissante que jamais au moment où l'on croyait tout perdu.

Oui, j'ai la ferme confiance, je dirai même la conviction intime, que Dieu réserve à la mission du Tong-King occidental des jours heureux et des grâces de conversions éclatantes. Je n'en serai peut-être pas le témoin, car me voilà dans la cinquantaine, et la vie s'use vite au milieu des tribulations. Mais peu importe, j'ai succédé à mes prédécesseurs qui n'ont pas eu moins de mauvais jours, et, à plusieurs époques, j'ai eu la consolation de cueillir dans la joie ce qu'ils avaient semé dans les larmes. D'autres récolteront après nous la moisson que les apôtres d'aujourd'hui auront arrosée de leur sueur et, les plus heureux, de leur sang.

Je reçois à l'instant des nouvelles inquiétantes pour les districts des Chau et Laos et pour les paroisses de Thanh-hoà. Un des auteurs des massacres précédents a dit à un catéchiste envoyé par moi pour visiter secrètement les néophytes, victimes de la persécution, que l'on préparait de nouveaux massacres et que, cette fois, tous les chrétiens doivent

être exterminés. Il lui a dit aussi que l'un des mandarins, principaux auteurs des derniers malheurs, rappelé d'abord à Hué pour donner un semblant de satisfaction, venait d'être renvoyé à son poste et replacé dans ses anciennes fonctions pour exécuter le complot. Le catéchiste entendant ces communications s'est enfui secrètement, et, arrêté en route, il n'a échappé à la mort que par une protection spéciale de Dieu, car on avait décidé de l'exécuter avec son guide chrétien. Je vous donne la nouvelle telle que je l'ai reçue du catéchiste lui-même, sous toute réserve, sans oser encore croire au rétablissement du mandarin dans sa place précédente. Cet acte, en effet, serait, de la part du gouvernement annamite, une insulte et une provocation trop évidente contre les représentants de la France que l'on a intérêt à ménager au moins extérieurement.

Quant au projet de massacres, je n'ai que trop de raisons de les craindre. Bien que l'on prétende que de pareils excès ne sauraient recommencer sans danger pour les mandarins, moi je suis convaincu et j'ai malheureusement les antécédents pour preuves, qu'ils peuvent encore être commis avec la même chance d'impunité pour ceux qui ourdiraient le complot dans le secret et pour ceux qui l'exécuteraient. Après les atrocités dont nous avons été témoins et l'impunité que tout le monde trouve étrange, nous devons nous attendre à tout, et être toujours prêts aux plus grands malheurs.

CHINE.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. MARTINET AUX DIRECTEURS DU
SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Chang-hay, 23 décembre 1884.

Les nouvelles de nos missions de l'intérieur de la Chine sont à peu près les mêmes qu'il y a quinze jours, rien de nouveau ne m'a été signalé du Kouy-Tchéou ; M. Bodinier est arrivé à Tchong-Kin le 3 décembre et devait en partir vers le 12 pour descendre à Chang-hay.

Au Yun-nan, les Mandarins redoutant qu'on en vint aux dernières extrémités, ont enfin donné un édit pour la sécurité du collège de la Mission. Nos confrères sont un peu rassurés, et Mgr Fenouil croit pouvoir faire sa visite dans la mission comme les autres années. Enfin, au Thibet, tout était assez calme en date du 22 novembre, malgré les excitations du mandarin de Yatchéou.

De graves événements se sont passés en Corée dans le commencement de ce mois, le 4 décembre. Les récits que l'on a reçus jusqu'à présent sont un peu contradictoires. Les uns disent que les Japonais, voulant expulser les Chinois de Corée, auraient massacré les principaux ministres coréens s'appuyant sur les Chinois. D'autres, et c'est la version qui semble aujourd'hui la plus probable, prétendent au contraire que les Chinois, ou mieux le parti que les Chinois soutiennent, le parti antiprogressiste, aurait essayé de massacrer les ministres coréens du nouveau régime. Quoi qu'il en soit, l'émeute a commencé pendant un dîner donné pour l'inauguration du nouvel hôtel des postes, dîner auquel se trouvaient les principaux résidents européens et japonais et les ministres du nouveau régime.

Un des ministres fut grièvement blessé. Les soldats japonais se massèrent autour du palais du roi pour le protéger. Ils y furent attaqués par un millier de soldats chinois et la populace de Séoul... Accablés par le nombre, les Japonais

n'étaient que cent-quarante, et voyant leurs provisions s'épuiser, ils battirent en retraite jusqu'au port de Ion-Chuan, d'où ils renvoyèrent à Nagasaki les blessés, les femmes et les enfants. Chinois et Japonais lancent maintenant des navires de guerre en Corée, mais le bruit court que le gouvernement chinois a déjà infligé un blâme au général qui commande ses troupes à Séoul, et qu'un grand mandarin a reçu ordre de se rendre immédiatement en Corée pour rétablir la tranquillité.

La Chine craint des complications avec le Japon et paraît disposée à faire des excuses. J'ignore si nos confrères auront eu à souffrir dans cette émeute. Je n'ai reçu d'eux aucune lettre depuis ces affaires.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DE CANTON, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hong-Kong, le 18 décembre 1884.

Quoique la persécution sévisse avec moins de vigueur dans les environs de Canton, faute d'aliments à dévorer, elle trouve encore le moyen de nous suivre dans bien des endroits.

Le 8 décembre, à neuf heures du matin, notre résidence de Canton a été incendiée et complètement brûlée; elle était située dans notre enclos, entourée de murailles de tous côtés. Personne ne pouvait y pénétrer que les soldats chargés de garder notre propriété. D'où est venu le feu? Je l'ignore: mais tout le monde s'accorde à dire que ce sont les soldats eux-mêmes qui sont coupables. Comment et pourquoi? je dois le dire: il paraît que tous les objets ayant de la valeur avaient été volés par ces braves; malgré les scellés des mandarins, ils avaient enfoncé les portes et les fenêtres et mis la main sur tout ce qu'ils avaient rencontré. C'est d'ailleurs une manière employée en Chine par les vaillants défenseurs de la patrie. Ils se compensent ainsi de l'argent que les mandarins ne leur donnent pas.

Le bruit courait alors que nous allions rentrer: comment cacher leur larcin? Vite, ils mettent le feu. On dira que

c'est un accident, que c'est quelque malveillance de la rue, enfin je ne sais quoi. Toujours est-il que c'est une perte considérable pour la mission. Outre qu'il nous avait été impossible d'emporter beaucoup d'objets, pour ne pas trop épouvanter nos chrétiens et ne pas attirer l'attention de la foule qui s'était ameutée le jour précédent, nous comptions aussi sur la parole des principaux mandarins qui nous avaient promis de conserver intact, jusqu'à notre retour, tout ce que nous laisserions dans nos chambres.

La maison n'était pas belle ; mais nos archives, nos livres, nos meubles, nos ornements et mille autres objets que l'on se procure avec le temps, tout cela a disparu. Nous n'aurons plus même le nécessaire pour célébrer la messe à notre retour.

Aujourd'hui, il ne reste plus que notre église et les deux orphelinats. Encore il paraît que ces derniers ont été complètement dévalisés. Nos enfants n'avaient pu emporter leurs couvertures et habits d'hiver.

D'ailleurs personne ne soupçonnait, au moment du départ, que les choses tourneraient de cette manière. Nous avons laissé un prêtre chinois à l'orphelinat des garçons avec une quinzaine d'élèves, espérant que leur qualité de Chinois leur permettrait de garder le poste. Mais tout changea, quand le vice-roi voulut publier ses édits barbares contre les Français. Le chef militaire qui veillait sur notre propriété reçut l'ordre d'expulser nos enfants et de ne laisser pénétrer personne dans notre enclos.

Nous sommes donc à peine rassurés sur nos deux orphelinats. Cependant j'ai la confiance que les Chinois reculeront devant les conséquences d'un crime pareil. Depuis le 8 décembre, il paraît en effet qu'on a augmenté le nombre des soldats et que des ordres sévères ont été donnés.

Ce sont probablement les ordres de Péking qui ont produit un léger revirement dans les esprits. Par une dépêche qui m'a été transmise de la légation, le Tsong-li-yamen a répondu favorablement à M. Popoff, ministre de Russie, qui avait, sur ma demande, adressé une lettre énergique à la Chancellerie chinoise. Le gouvernement impérial affirme qu'il a envoyé l'ordre au gouverneur général des Deux-

Kouang, de faire respecter les chrétiens dans toute l'étendue de sa juridiction, et de s'en tenir aux dispositions développées dans l'édit impérial du 26 août.

Tout cela est très bien ; mais, comme nous n'avons pas d'agent russe dans la province, cette bienveillance restera lettre morte. Tant que nous n'aurons pas obtenu officiellement de rentrer au Kouang-tong et de rouvrir nos chapelles scellées par les autorités, il est évident que nos chrétiens seront dans une position très difficile, et soumis aux vexations d'un voisinage hostile.

Dans l'incendie de notre résidence, j'ai absolument tout perdu. De tous mes livres, il ne me reste plus qu'un bréviaire et l'ouvrage du P. Caussette que j'avais apporté avec moi. Si, par votre influence, vous pouviez nous aider à remplacer quelques objets des plus nécessaires, je vous serais très reconnaissant. Il nous faudrait des missels, des livres de piété, des ornements, du linge. Je me permets de rappeler que nos besoins sont immédiats et qu'il est de toute nécessité de venir à notre secours le plus tôt possible.

LETTRE DE M. BARRIER, A MGR FOUCARD, PRÉFET APOSTOLIQUE
DU KOUANG-SI.

Koût-tsin, 25 octobre 1884.

..... Je viens ajouter ma petite page à l'histoire de nos persécutions au Kouang-si. Le 19 de ce mois, vers le milieu de la nuit, j'ai reçu la visite des voleurs. Comme signal d'attaque, une énorme pierre lancée contre la porte de la maison la brise et l'enfonce. Aussitôt commence un tapage d'enfer : ce ne sont que des cris furieux, des coups de feu nombreux, des coups de haches contre les portes. Mes gens plus morts que vifs n'opposent pas la moindre résistance. La porte de ma chambre cède enfin ; alors je me présente devant les envahisseurs :

“—Me voici, prenez ce que vous voudrez, ne faites de mal à personne.”

Mais eux, sans rien entendre, ont déjà fendu mes habits avec leurs coutelas et me dépouillent presque complètement.

Ils me prennent par les cheveux et me traînent par terre. Ils se mettent deux à me frapper à coups de pied, à coups de poing, dans le dos, sur la poitrine. L'un d'eux me pose le pied sur les épaules et, au moyen de la queue chinoise, maintenant la tête un peu relevée, il me crie :

“—Je veux te tuer.”

“—Comme tu voudras, lui répondis-je, mais épargne les personnes qui sont ici.”

Et comme s'il voulait ajouter l'effet aux paroles, je sens le froid du couteau qui me frise le cou, et m'attends à sentir s'il est bien difficile de mourir. La pensée me vint alors que le disciple n'est pas au-dessus du Maître et j'éprouvai un sentiment de joie intense, car, somme toute, n'est-ce pas pour Jésus et les âmes que nous venons en Chine et que nous sommes exposés à toute persécution ? Je ne sais trop si les voleurs voulaient seulement m'effrayer ou me tuer plus tard, toutefois ils me relèvent brusquement et me conduisent dans ma chambre. Ils me présentent deux revolvers sur la poitrine :

“—Ne remue pas ou nous te tuons.”

Je vois le pillage de la maison. Ils sont une vingtaine, armés jusqu'aux dents ; tout est emporté, brisé.

En fouillant partout, ils trouvent une petite caisse, qui ne contient guère que des médailles, des crucifix et des chapelets : elle rend un son qui les charme. A ce bruit les deux brigands qui me surveillent et qui paraissent être les chefs de la bande s'emparent de la précieuse caisse et l'emportent. Les autres voleurs continuent toujours à piller. Pour moi, n'étant plus surveillé, je me sauve, franchis le mur et me mets hors de l'atteinte des bandits. Je remercie Dieu d'en avoir été quitte à ce prix. J'ai écrit force lettres aux mandarins ; toujours belles promesses, et satellites toujours aussi insolents.

L'unique cause qui a amené ce nouveau malheur vient de mauvais bruits qui ont cours ici depuis la reprise des hostilités entre la France et la Chine. Ce qui nous a fait le plus de mal, c'est la proclamation du vice-roi de Canton qui promettait de fortes primes à qui s'emparerait des *soldats français*, ici on traduisait *soldat français* par *Diable d'étranger*.

Les satellites ont donné le branle et ont crié plus fort à Kou-mou d'abord :

“ On le tuera votre *Diabte d'étranger*, et, vous chrétiens, vous y passerez comme lui.”

A Kou-tsin ensuite : “ Nous verrons s'il restera encore longtemps ici, et si dans un mois la maison se a debout.”

A Pin-tien, enfin, les satellites emportent une image de la Sainte Vierge qui est à l'école, renversent bancs et tables, vont déchirer les inscriptions pieuses dans les maisons des néophytes et leur disent qu'on a promis 800 taëls à qui s'emparerait du Père et 50 à qui prendrait un chrétien.

Après cela, inutile de vous dire que les chrétiens sont épouvantés et que j'ignore si je pourrai moi-même tenir le poste bien longtemps. Je vous prie de demander au bon Dieu pour moi la grâce de dire : “ *fiat voluntas tua* ” avec toute la sincérité et le zèle possibles.

NOUVEAUX MARTYRS EN CHINE.

LETTRE DE M. BOURGEOIS, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DU YUN-NAN, A M. CHIROU, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

28 novembre 1884.

Je reçois à l'instant la nouvelle de désastres plus grands encore que ceux qui accompagnèrent le massacre de M. Terrasse et de ses chrétiens. Je n'ai que le temps de vous copier une partie de la lettre de M. Chareyre adressée à Mgr Fencuil. Ce missionnaire administre le district de la ville de *Kiéou-iâ-pin* sur la frontière du Su-tchuen ; il était en butte depuis plus d'un an aux persécutions des païens. Nos réclamations auprès des grands mandarins de la ville n'obtinrent aucun résultat ; les petits mandarins de la ville profitèrent de ce silence des autorités supérieures pour fermer les yeux, eux aussi, sur les menées des brigands ; enfin les choses en arrivèrent à un tel point que, fort heureusement, la plupart des chrétiens allèrent se cacher dans la campagne chez leurs parents ou leurs amis. M. Chareyre resta à son poste jusqu'au dernier moment et, comme on le verra, n'échappa à la mort que par une protection visible de la divine Providence.

Hông-Poù-So, le 19 novembre 1884.

“ Monseigneur,

“ *Consummatum est !* L'œuvre d'iniquité est accomplie. Le sang des Martyrs a coulé plus abondant que dans n'importe quelle persécution suscitée en Chine. Je vais vous donner les détails parvenus à ma connaissance. Vendredi dernier, toute la journée se passa dans la tristesse ; à chaque instant on venait m'avertir que la nuit suivante devait voir l'exter-

mination du nom chrétien. J'envoyai encore mes deux catéchistes au prétoire : les deux mandarins leur conseillèrent de traiter avec les brigands. Je donnai plein pouvoir à mes catéchistes, leur disant que j'offrais de bon cœur ma tête et tout ce qui m'appartenait pour sauver mes néophytes. Afin de mieux nous tromper, les mandarins dirent qu'il ne s'agissait que de trouver quelques centaines de taëls pour les distribuer aux neuf ou dix chefs de brigands, que le lendemain on traiterait à l'amiable, qu'er attendant on devait se tenir tranquille, et surtout qu'aucun chrétien ne devait paraître dans les rues. " Ils allaient, ajoutaient-ils, envoyer des " exprès dans toutes les directions, pour empêcher les divers " corps d'entourer la ville et le *Kin tâng* (Eg' ㄉ.) Toutefois " les portes et les murs eux-mêmes étaient gardés. " Ce jour-là, une bonne partie de mes chrétiens étaient sortis de la ville pour aller chercher un asile dans la campagne, soit chez des païens, soit dans les ravins et les rochers ; il n'y avait avec moi que dix hommes capables d'opposer un peu de résistance.

" Mes dix chrétiens voulurent rester avec moi malgré le danger certain qui les menaçait. Vers les neuf heures du soir, je leur dis, inspiré par mon bon ange :

" Toute résistance est inutile, le meilleur parti est encore " de chercher à nous évader ; c'est chose difficile humaine- " ment, mais rien n'est impossible à Dieu. Si c'est sa volonté " il saura bien nous protéger dans notre fuite ; s'il veut que " nous mourions, soyons heureux de verser notre sang pour " sa cause, mais prenons en même temps tous les moyens " de la prudence ordinaire pour nous sauver. "

" Mes deux catéchistes furent de cet avis. et nous nous préparâmes aussitôt à exécuter notre projet. Le jardin du *Kin-tâng* donne sur les murs de la ville, mais le *Sy-mên* (porte de l'occident) est aussi à côté et est rempli de gardes en bas et en haut. Mes chrétiens sont d'avis d'attendre après minuit, alors que les gardiens sont endormis ; mais, en sortant à pas de loup dans le jardin, j'entends un homme du prétoire dire aux gardiens :

" Veillez bien, le mandarin va venir inspecter les portes " après minuit. "

“ Je soupçonne une ruse et je presse mes chrétiens de partir. On applique une échelle contre le mur intérieur et chacun de nous, muni d'un drap attaché aux créneaux, descend ou plutôt se laisse glisser en dehors de la ville à cinquante mètres du poste du *Sy-mên*, dont les lumières de l'étage supérieur s'éteignirent juste au moment de l'évasion. Malgré le bruit de plusieurs tuiles qui roulèrent à terre, par une protection visible de Dieu, nous n'attirons l'attention de personne. Décrire toutes les vicissitudes, toutes les chutes, tous les divers accidents de la route, par une nuit obscure, serait trop long.

“ Nous n'avions pas fait trois *ly* à travers des chemins détournés, que nous voyons brûler la maison d'un chrétien nommé *Niên*, à quatre *ly* de la ville. Peu de temps après, nous entendons un tumulte épouvantable sur les remparts parcourus en tous sens par des hommes armés de torches. A un coup de canon dirigé sur le *Kin táng* succède une immense clameur : bientôt la façade extérieure de ma maison, des deux écoles, d'une autre maison chrétienne contiguë, apparaît en flammes. Tout a été pillé, consumé, et ce qui dépendait de l'église, et ce qui était la propriété des chrétiens. En ville et à la campagne on a tué, saccagé, brûlé ce qui appartenait aux néophytes.

“ Après avoir tout ruiné à *Kiëou-iá-pin*, ces bandits se sont portés à *Lo-he* (à deux lieues de *Kiëou-iá-pin*), qui, dit-on, a été encore plus maltraité. Les hommes, les femmes et les enfants, qui ont refusé d'afficher le *On-tsy-páy* (tablette païenne), ont été passés au fil de l'épée. La rage de ces monstres n'est pas encore satisfaite, ils cherchent dans les montagnes, dans les forêts même distantes de plus de cent *ly* (dix lieues) les maisons de païens soupçonnées de receler des chrétiens ou des objets leur appartenant, et ils tuent ou pillent les païens qui ont offert un asile à de malheureux innocents....

“ N'ayant aucune nouvelle certaine, je ne puis vous énumérer exactement les victimes ; mais, d'après la renommée et vu la rage des persécuteurs obéissant à un mot d'ordre venu d'en haut, et se sachant parfaitement sûrs de l'impunité, le nombre des martyrs est très considérable, et dépasse

peut-être plusieurs centaines. Les pertes matérielles sont immenses. A *Kitou-ia-pin* et à *Lo-he*, plusieurs centaines de mille francs en maisons, en marchandises, meubles et immeubles, ont été pillées ou brûlées. A part deux familles qui ont accepté le *On-tsy-pây*, tous ces héroïques chrétiens ont mieux aimé mourir que de se souiller par une apostasie. D'après les pièces qui m'ont été communiquées, je suis sûr que cette persécution vient de nos mandarins locaux et de notre vice-roi, qui a envoyé à tous ses subalternes un ordre secret d'exterminer les chrétiens et de tuer les missionnaires français....

“ Voici maintenant les principaux épisodes de notre évasion. Après six heures de marche au milieu des champs de riz, des rochers et des difficultés de toutes sortes, nous étions parvenus sur la crête de la montagne. Nous devions passer à *Sin-Kai-tsy*, gros marché à six lieues de *Kitou-ia-pin*, vers les deux heures du matin. Nous craignions fort qu'on ne vînt nous arrêter : le marché était en armes. Tout était en émoi à notre passage, on nous regardait comme des bêtes fauves. Quelques cris : “ Arrêtez-les ” se firent entendre, nous fîmes semblant de ne pas comprendre, et continuâmes tranquillement notre route.

“ Arrivés à *Mâ-Châng*, chrétienté où réside un prêtre chinois, nous avons pu prendre enfin un peu de repos et de nourriture ; je pensais passer la nuit chez le Père *Mây* et partir le lendemain, dimanche, après la messe. Nous avions compté sans nos ennemis qui nous poursuivaient jusqu'à *Mâ-Châng*. Ma tête était mise à prix à quatre-vingts taëls ; celles de mes catéchistes à quarante. Dieu nous entourait encore de sa protection ; un ami païen de *Sên-ts*, nous envoya prévenir en toute hâte et nous pûmes gagner le fleuve avant l'arrivée des brigands. Tous les chrétiens de *Mâ-châng* ou presque tous passèrent le fleuve et se mirent à l'abri. Pour nous, nous louons une barque dans le dessein d'aller jusqu'aux limites du *Su-tchuên*, mais, après nous avoir conduits six ou sept *ly*, les barquiers s'arrêtèrent et nous envoyèrent coucher chez une famille de *Lo'os*. Le lendemain dimanche, on nous fit dire qu'il n'y avait plus de bar-

que disponible. Nous prîmes alors la route de terre et nous parvîmes vers les dix heures à *Pè-ny-po*, chez une pauvre famille chrétienne *Lidou*.

“ Le lendemain lundi, une dizaine de chrétiens de *Tay-pin-tchang* vinrent se rejoindre à nous et nous conduisirent, à travers des chemins impossibles, au sommet d'une montagne où nous fîmes halte, puis nous revînmes à *Mâ-tchang* par une autre route. A *Mâ-tchang* et à *Kè-ti-jin*, on n'a pas encore brûlé les maisons, mais on a enlevé toutes les provisions, pillé tout ce qui peut s'emporter. Un chrétien, nommé *Tang*, a été tué ; un autre a été pendu par les bras et les cheveux, j'ignore s'il est mort ; l'institutrice *Tchén*, qui n'avait pas fui avec les autres, a été dépouillée de ses habits et a subi d'horribles traitements. Il y a bien d'autres victimes probablement, mais je n'ai pas encore de détails.

“ Nous avons pu enfin louer une barque et arriver ici. En l'absence du Père Barry, les chrétiens de *Hóng-pou-so* nous ont cordialement reçus. Tout danger n'est pas passé ; cependant, dans cette province, je me crois plus en sûreté que partout ailleurs. D'ici j'enverrai le plus tôt possible prendre des nouvelles de mes pauvres chrétiens ; grâce à des emprunts, je porterai tous les secours possibles à mes chers persécutés, dont beaucoup mourront de faim et de misère dans leurs retraites au milieu des forêts et des montagnes. Que le bon Dieu ait pitié d'eux ! ”

LA PERSECUTION AU CAMBODGE

LETTRE DE MGR CORDIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,
VICAIRE APOSTOLIQUE DU CAMBODGE.

Détails sur le martyre de M. Guyomard.—Massacres et incendies.

Phnôm-Penh, le 19 février 1885.

C'est le cœur navré de douleur que je vous envoie à la hâte quelques nouvelles de ma mission. Le télégraphe vous a déjà fait connaître le meurtre du P. Guyomard. Voici les détails que j'ai pu recueillir sur cet événement à la fois glorieux et triste. Ce cher confrère était de retour chez lui, venant de la retraite, depuis à peine huit jours, lorsqu'il a été massacré avec un grand nombre de ses chrétiens par les Cambodgiens révoltés. Le P. Combes, qui, aidé par l'administrateur de Tan-an, a pu se rendre, avec le P. Cagnon, sur le théâtre du massacre, me raconte ainsi une partie de son voyage.

“ A Bac-Chièn, je rencontre un enfant de quinze ans, le fils de Tho-Lieu, qui arrivait en même temps que moi : il venait de Tra-hô, fuyant les rebelles. Je l'interroge.

“ Père, me répondit-il, j'ai été pris par les Cambodgiens dans la nuit du 29 au 30 janvier ; le 30 au matin, en allant puiser de l'eau pour eux, j'ai vu le corps du P. Guyomard décapité, devant la maison des bains ; la tête était suspendue au peuplier planté devant l'église.”

“ Évidemment, je n'avais plus aucun doute à conserver sur la mort de notre cher confrère. Arrivé à la chrétienté de Tra-hô presque entièrement réduite en cendres, je cours vers la maison des bains ; l'enfant avait dit vrai. Près de cette maison, je trouve une partie de la soutane du Père ; quelques pas plus loin sur la berge, j'aperçois son corps dont il ne reste plus que le tronc et les jambes ; la tête, les pieds et les mains ont été coupés. J'entre à l'église heureusement conservée, et, après m'être dépouillé de ma soutane, j'en enveloppe le corps du Père Guyomard que je dépose dans la bière servant de catafalque. Je fais aussitôt creuser dans la sacristie une fosse où l'on place le cercueil. C'est là que

repose notre cher confrère en attendant le jour où nous pourrions lui rendre solennellement les honneurs funèbres.”

Le P. Combes ne me dit rien de plus, il n'a pu savoir ni le lieu précis où le missionnaire a été pris, ni le genre de mort qu'il a subi. D'après les témoignages de plusieurs personnes qui l'ont rencontré à un kilomètre de Tra-hô, le Père Guyomard, à la nouvelle de l'arrivée des rebelles, aurait essayé de fuir, il aurait été vu, son chapelet à la main, traversant le petit cours d'eau qui passe près de l'église, et il se serait ensuite enfoncé dans les hautes herbes. A force de recherches, les insurgés l'auraient découvert, ramené près de l'église et mis à mort sur le théâtre même de son apostolat. Quant au genre de sa mort, quel fut-il ? A-t-il eu la tête tranchée, a-t-il été assommé avec un pilon retrouvé près de l'église et décapité ensuite ? Nous l'ignorons encore, et c'est pour nous un vif regret de ne pouvoir satisfaire vos pieux et légitimes désirs ; mais, si, un jour, la Providence nous accorde d'apprendre ce que furent les derniers moments de notre cher martyr, nous serons heureux de vous faire connaître tous les détails.

Je vais maintenant vous donner quelques renseignements incomplets, mais absolument certains sur treize chrétientés dont les unes ont été entièrement ou en partie dévastées par les insurgés et les autres abandonnées par les chrétiens fuyant pour sauver leur vie.

Tra-hô.—Voici ce que le P. Combes m'écrit au sujet de cette chrétienté. “ En arrivant au village, nous rencontrons flottant dans la rivière des corps de femmes et d'enfants ; sur la berge, nous voyons des squelettes de grandes personnes dont la chair a été complètement dévorée. Cette chrétienté se composait de trois cent trente néophytes et vingt-cinq catéchumènes ; nous n'avons aucune nouvelle de cent trente-sept d'entre eux ; les uns ont été jetés à la rivière, d'autres sans doute ont été assommés dans les broussailles ; un grand nombre sont morts de faim ; car, pour éviter les Cambodgiens, il leur a fallu pendant deux jours fuir à travers les hautes herbes qui recouvrent l'immense plaine des joncs ; et sur cette route déserte, sans secours, sans abri, femmes et enfants ont dû succomber à la fatigue et à la faim.

Bassac.—Sur les cent vingt chrétiens de ce village, soixante-dix ont disparu.

Sondoc.—Des soixante néophytes qui composaient cette station, on n'en a retrouvé que cinq ou six.

Bung-trai et Tralôc.—Ces deux chrétientés ont été abandonnées par leurs habitants qui ont pu, dit-on, se réfugier en Cochinchine.

Som-rong.—Nous n'avons aucune nouvelle de cette station, mais, comme elle se trouvait sur le passage des insurgés, il est bien à craindre qu'elle n'ait été dévastée.

Ces six chrétientés composaient le district du P. Guyomard.

Le district de *Banam* a eu aussi beaucoup à souffrir. Dans ce district, la station de *Trabec* a été complètement anéantie. J'ai appris par plusieurs voies que les hommes ont été massacrés. J'ignore encore ce que sont devenus les femmes et les enfants, s'ils ont péri dans les flammes qui ont consumé l'église et toutes les maisons du village ou s'ils ont été emmenés par les rebelles.

Banam a eu douze maisons brûlées.

Nomlich a été abondonné.

Les quatre chrétientés du P. Pianet ont toutes plus ou moins souffert, les églises et bon nombre de maisons ont été incendiées ; je ne saurais vous en dire davantage sur ce district, les détails me manquent.

En remontant le fleuve nous rencontrons la station de *Phlou-trey* dont tous les chrétiens ont fui.

Des provinces de l'ouest, voici les renseignements que j'ai reçus de P. Joly en date du 10 février.

“ Les villages de *Ta-kec*, *Coprâm*, *Luc-son*, ont été abandonnés par les chrétiens dont un grand nombre est sans ressources. Je tâche de les rassembler à *Châu-dôc*. Comment ferai-je pour les nourrir ? ”

Que de ruines ! Quelle désolation ! Au moins est-ce fini, et verrons-nous bientôt luire des jours meilleurs ? Qui pourrait le dire ? Le calme ne se rétablit pas ; dispersées sur un point, les bandes de rebelles se reforment sur un autre et parcourent le pays en le dévastant partout sur leur passage.

Que, dans son infinie bonté, le Seigneur daigne avoir pitié de nous ! Pour vous, ne nous oubliez pas dans vos prières.

NOUVELLE-GUINÉE.

(Annales de N. D. du Sacré-Cœur.)

Ile Jule, le 7 juillet 1885.

Très Révérend Père Supérieur général,

Vive le divin Cœur de Jésus!... Comme autrefois d'Albertis, le fameux explorateur de la Nouvelle-Guinée, notre petite Société peut s'écrier : " *Je suis enfin en Nouvelle-Guinée, et avec la grâce de Dieu j'y resterai.*" Oui, mon Très Révérend Père, nous sommes enfin en Nouvelle-Guinée, mais ce n'est que par une suite de vrais prodiges, dans lesquels on ne peut se refuser à voir clairement la main de Dieu, qui a sur ces chers Papous des desseins de miséricorde, et qui, pour réaliser ces desseins, veut bien se servir de notre humble Congrégation.

Depuis longtemps, à *Thursday*, sous votre impulsion, mon T. Révérend Père, et celle de son Eminence le Cardinal Siméoni, le Révérend Père Navarre cherchait le moyen de se rendre en Nouvelle-Guinée. Mais le diable le sut et il nous le fit bien sentir ; et c'est une chose assez curieuse, que de confronter en cela notre mission avec celle de saint François-Xavier. Un jour que ce grand saint voulait aller de Ternate chez les sauvages du détroit de la Sonde, le démon, irrité, lui fit refuser les bateaux, et en vint jusqu'à faire publier une loi par laquelle le gouverneur défendait aux navires portugais de transporter des passagers chez les Maures ; saint François ne se laissa pas intimider, il fit tant et si bien qu'il arriva et fut parfaitement reçu de ceux qu'on voulait bien lui présenter comme des méchants cannibales.

C'est mot pour mot ce qui vient d'arriver au Révérend Père Navarre à propos de la Nouvelle-Guinée. On se plut tout d'abord à nous détourner sous prétexte de santé, puis parce que les sauvages étaient les plus cruels du monde, enfin défense fut faite, par une loi, de passer en Nouvelle-Guinée. Pour de l'or on s'offrit cependant à nous transporter, et comme nous ne sommes pas riches, le diable crut un moment triompher. Mais quand le bon Dieu veut une chose, elle arrive. On fit l'exception à la loi pour les Missionnaires (c'est justement ce que le diable ne voulait pas). Mais les bateaux ne pouvaient pas partir. Il nous eut fallu en avoir

un, propriété de la mission. Impossible, toujours pour la même raison. On essaye d'une manière, d'une autre, rien n'aboutit. Enfin, un dimanche matin, le Révérend Père Navarre dit à Notre-Dame du Sacré-Cœur : "*tu fais tout mon possible ; c'est votre affaire ; maintenant arrangez-vous ;*" et nous nous résignâmes à attendre.

La Sainte Vierge fit vite et fit bien, dès qu'elle eut l'affaire en main.

Après la grand'messe voici venir un brave monsieur qui veut parler au Révérend Père Supérieur. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? C'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui répond à l'appel de ses enfants. Le monsieur n'est autre que le capitaine Moresby, émigrant américain, qui est dans ces parages depuis vingt-et-un ans, et qui a lui-même exploré la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée et donné son nom au fameux port si connu depuis quelque temps sous le nom de *Port-Moresby*. Ce bon capitaine, malade à *Cooktown*, entend parler par Monseigneur Hutchisson de notre embarras. Il apprend de Monseigneur combien nous désirerions aller en Nouvelle-Guinée, et l'impossibilité où nous nous trouvons. " Je veux témoigner ma reconnaissance aux catholiques qui m'ont soigné, s'écrie-t-il. J'irai, moi qui ai conduit les missionnaires protestants à *Port-Moresby*, j'irai, je prêterai un de mes bateaux aux missionnaires catholiques et les conduirai où ils voudront."

C'est pour nous dire son histoire et tenir sa promesse que le capitaine Moresby arrivait si juste à point. Jugez s'il fut bien reçu. Le Révérend Père Navarre n'en voulait croire ses oreilles. Quelle admirable Providence !... Nous fûmes dans la joie toute la journée. Le capitaine Moresby demanda quelques semaines pour réparer le bateau qu'il nous voulait prêter pour quatre mois. On lui donna tout le temps qu'il voulut, d'autant que nous avions besoin d'attendre des provisions de Sydney.

Cependant l'attente fut un peu longue ; au lieu de trois semaines de préparatifs pour la barque, il en fallut six. Nous avions bien peur que le brave marin, travaillé par ceux qui veulent s'opposer à notre départ, ne se désistât ; mais un beau matin nous le vîmes arriver tout triomphant. Tout étant prêt, nous pouvions partir !... Ainsi le disait Moresby, mais le diable pensait autrement. Il avait encore des cordes à son arc.

Le 18 juin au soir, Moresby nous arrivait tout effrayé... malgré la bonne volonté de M. Douglas, le nouveau gouverneur de Thursday, qui nous avait souhaité mille prospérités du meilleur cœur, malgré nos droits incontestables et l'autorisation donnée par le général Scratchley au Révérend

Père Navarre, malgré enfin que le missionnaire envoyé par le Souverain Pontife et ses supérieurs n'ait besoin de nulle autre autorisation humaine ; malgré tout cela, dis-je, on voulait se saisir du bateau de Moresby pour empêcher le départ. Mais le Révérend Père Navarre tint bon ; on donna un écrit à Moresby pour dégager sa responsabilité, et l'on résolut de partir le soir même du 19. Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et le 19 au soir le Révérend Père Navarre venait m'accompagner jusqu'à bord, avec les deux frères qu'il me donnait pour compagnons. Trois pauvres petits missionnaires, c'est peu de chose pour assiéger le diable dans sa dernière forteresse, mais le missionnaire peut tout en Celui qui le fortifie.

Je voudrais maintenant, mon Très Révérend Père, vous faire faire connaissance avec notre bateau et notre personnel. Le *Josh* est une petite barque de cinq ou six tonnes au plus, mais bien pontée et bien armée. En arrivant à bord, nous y voyons sept pauvres sauvages, que Moresby y vient de chercher en Australie pour les conduire à sa station de pêche. Nous serons donc déjà en famille pour commencer ; je dis en famille, car nous sommes les uns sur les autres, le bateau n'ayant guère plus de huit mètres de long sur trois mètres de large. On se demanda en le voyant comment on ose affronter les fureurs de la mer avec de pareilles embarcations. De plus, nous avons à bord deux matelots, Moresby lui-même, et deux *majestés*. Les deux *majestés* en question sont : l'une, le roi de l'île *Mont-Ernest*, près de laquelle nous allons passer ; l'autre, le roi de *Moatta*, sur la rivière de *Katau*, en Nouvelle Guinée. Ces deux *majestés* sont noires, mais assez convenablement habillées, elles sont pour le moment au service du capitaine Moresby !

Le roi de *Moatta* se nomme *Maïno*, c'est le fils du *Maïno* qui conduisit d'Albertis sur le *Fly-River*. Ce brave sauvage est bien bon. Quand nous pourrons faire une station chez lui, nous ferons bien. Il est dans les meilleures dispositions ; il aime le bon Dieu, il désire le baptême et veut brûler tous ses diables, dont il est lui-même grand fabricant.

Enfin, avec toute cette aimable compagnie, nous sortîmes du port le 19 juin, vers 10 heures du soir, pour aller ancrer à la pointe de l'île, y passer la nuit, et le lendemain y prendre le vent pour *Yorke* qui est la station du capitaine Moresby. La mer était furieusement grosse, et comme jamais nous n'avions encore voyagé sur ces barques de pêche, le mal de mer arriva aussitôt. De plus la barque était trop chargée, il fallut transborder une partie du personnel et nos quelques caisses à bord du "*Coral-sea*" qui stopait au même endroit. Je fis une visite à M. *Thompson*, capitaine de ce bateau. Il consentit à tout et s'engagea, *gratis pro Deo*, à transporter nos affaires à *Yorke*, station de Moresby, car, là seulement, nous devons prendre le bateau à nous destiné.

Vers le soir du vingt juin la mer devint tellement grosse que nous dûmes ancrer derrière l'*Île-Double*. Nous en profitâmes pour descendre à terre et faire nos exercices de piété ; car, à bord, impossible de lire ou de parler, on ne peut songer qu'à une chose, se tenir ferme aux mâts et aux cordages, sous peine de prendre un bain forcé et de faire une visite aux poissons. La soirée fut belle ; après nous être reposés un peu à terre, nous plantâmes une croix dans cette île déserte, nous y fîmes notre lecture spirituelle, notre prière, et, après une courte réfection, nous retournâmes à bord. Le lendemain la mer fut meilleure, le surlendemain aussi ; mais la nuit venant, nous étions toujours obligés de chercher un refuge derrière une île quelconque. L'île *Yorke* parut enfin à l'horizon et près d'elle, au mouillage, le "*Gordon*," grosse barque de pêche que le capitaine Moresby a la bonté de mettre pour quatre mois à notre disposition. Que notre Seigneur lui rende au centuple ce qu'il fait pour les missionnaires de son divin Cœur !

Arrivés à *Yorke*, toutes les difficultés paraissaient évanouies ; mais pas du tout ! Il en eûtait trop au diable de s'avouer vaincu. Moresby nous reçut de son mieux dans son île sauvage, où il avait commandé, exprès pour nous, une cabane toute neuve. Tout allait pour le mieux, mes hommes chargeaient le bois et l'eau avec les bagages ; mais le démon revint à la charge.

D'abord Moresby ne pouvait plus nous donner le pilote convenu. Un moment, je pris peur ; car comment oser exposer la vie de sept hommes sur une mer inconnue et pleine d'écueils. Mais bientôt Notre-Dame du Sacré-Cœur vint à notre secours. Elle-même nous conduira. Je bénis le bateau, je nomme officiellement devant mes hommes *Notre-Dame du Sacré-Cœur pilote du "Gordon" pour la Nouvelle-Guinée*. Je mis sur le pont une petite statue de bronze bénite à Rome. La confiance revint, et il fut décidé que nous partirions quand même. Mais alors, le pilote manquant, il me fallait un autre homme pour les manœuvres. Notre-Dame du Sacré-Cœur y pourvut. Un homme au service de Moresby finissait son temps, il s'engagea avec nous et tout fut réglé.

Le lendemain, nouvelles difficultés. Je croyais trouver le bateau tout prêt et tout armé. Il n'a point de boussole. Comment faire?...retourner à *Thursday* pour en acheter une?...mais pour y aller il m'en faut une. Notre-Dame, de nouveau invoquée, fait arriver un bateau qui en a une de reste, et il nous la cède. Enfin, le 25 juin au matin, après avoir remercié notre brave Moresby, célébré le saint sacrifice de la messe dans la cabane de paille et invoqué publiquement Notre-Dame du Sacré-cœur, nous levâmes l'ancre

pour la Nouvelle-Guinée. La journée fut terrible. Juste au moment de passer entre deux bancs de coraux, la pluie se mit à tomber ; la mer passait par dessus le bateau, et j'eus mille peines à rassurer mes compagnons de voyage et à me tenir cramponné sur l'avant pour examiner la route. Le soir, mouillés jusqu'aux os, nous ancrâmes derrière l'île *Darnley*, dont d'Albertis parle au long en son voyage à *Jule-Island*. Nous fîmes la tente sur le pont pour y passer la nuit, mais tout était mouillé. Impossible de se réchauffer. Pour comble, le vent agissant sur la tente fit chasser le bateau sur son ancre et nous renvoya au large. Il nous fallut une bonne heure pour revenir. Le lendemain, impossible de partir, il fallut rester à l'abri. Mais le vingt-sept, vers trois heures du matin, le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre pour ne plus la jeter qu'en Nouvelle-Guinée. Nous entrions en grande mer, plus d'îlots pour s'abriter, il fallait marcher. En avant donc !... il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra pour sa gloire !

Toute la journée du vingt-sept, la nuit et la journée du vingt-huit, nous eûmes là mer la plus affreuse ; les vagues étaient deux fois plus hautes que les mâts de notre barque. Par trois fois nous faillîmes tous être balayés à la mer par de grosses vagues qui venaient comme des furies s'abattre sur nous. Comme l'on se sent petit dans ces terribles occasions !... Les bons frères étaient pâles d'effroi, ils me regardaient pour savoir ce qu'ils devaient penser. Enfin, le vingt-huit, vers six heures du soir, le ciel s'ouvrit et devint tout à coup serein, du côté de la Nouvelle-Guinée. Une pauvre petite colombe noire nous avait annoncé la terre ; fatiguée du chemin, elle cherchait à se reposer sur nos voiles. J'en fus touché, les hommes aussi, tout le monde disait : C'est de bonne augure.

Vers le soir, au moment où nous ne pensions qu'à prier, Frère Gasbarra s'écria : “ *La Nouvelle-Guinée !... La Nouvelle-Guinée !... Je vois les montagnes de la Nouvelle-Guinée !...* ” Elle était là, en effet, cette chère Terre Promise ! les larmes nous vinrent aux yeux à tous, larmes de joie et de reconnaissance. Nous nous reprochâmes alors nos craintes passées, et il nous semblait voir Notre-Dame du Sacré-Cœur, sur cette terre de nos désirs, qui nous disait : “ Venez, mes enfants, c'est ici que je vous attends... Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous craint ? ” C'est au milieu de ces pensées et de ces consolations que nous ancrâmes devant la Nouvelle Guinée.

Imaginez si je pus dormir ! Je passai une grande partie de la nuit à regarder la Nouvelle-Guinée. Je lui trouvais toutes les qualités imaginables ; mais mon premier soin,

mon Très Révérend Père, fut de la bénir au nom du Souverain Pontife, en votre nom, et au nom de toute notre chère petite Société qui la *doit* évangéliser.

Le lendemain et le surlendemain furent employés à reconnaître les lieux. Nous étions tombés au cap *Possession*. Il nous fallait descendre pour arriver à *Jule-Island*, où m'envoyait la sainte obéissance. En louvoyant le long de la côte, nous vîmes deux grands villages. Ayant jeté l'ancre devant l'un d'eux, vite les sauvages vinrent à notre bord avec des *cocos* qu'ils troquèrent pour du tabac. Ils ont déjà au milieu d'eux un catéchiste protestant.

Enfin, le trente juin au soir, dernier jour du mois du Sacré Cœur et fête de saint Paul, apôtre des Gentils, nous ancrâmes dans *Hall-Sound*, en face de l'île *Jule* ou *Roro*, but de notre voyage, et où nous devons établir une station qui sera comme la mère de toutes les stations subséquentes de la Nouvelle-Guinée,

Le lendemain, 1er juillet, fut le jour de descente. Etant arrivés dans une baie fort jolie qui se trouve au *sud* de l'île, le capitaine de notre barque me dit : " Je vois des maisons, ... des plantations, ... je vois un sauvage, puis deux, puis trois..." " Arrière donc, lui dis je, et jetez l'ancre au centre de la baie ; c'est là que le bon Dieu nous veut. Cette baie sera *Port-Léon*, en perpétuelle mémoire de Sa Sainteté *Léon XIII* qui nous a confié l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée ; et la colline que voilà sera notre future résidence." A peine eûmes-nous ancré que les sauvages se montrèrent en foule sur le rivage. Ils sortaient de toutes parts. Je leur fis signe de venir. Aussitôt une vingtaine d'entre eux se précipitèrent dans leurs pirogues qu'ils tenaient cachées, et se dirigèrent vers nous. C'était plus que n'en voulait notre capitaine ; il eut un peu de frayeur et chargea son revolver. J'en profitai pour défendre aux hommes de tirer, quoiqu'il arrivât, sans mon ordre. Les sauvages arrivèrent, bons, presque timides. Je fis monter les plus anciens et leur donnai un peu de galette de mer. Ils ne se firent pas prier, je vous assure. J'avisai alors l'un d'eux qui se nomme *Raouma*, et je lui fis comprendre que je voulais descendre dans son île, près de sa maison. Il comprit mes gestes, et fit éclater sa joie d'une manière extraordinaire. Il voulut savoir qui j'étais : Missionnaire, lui répondis-je ; le pauvre homme prit cela pour mon nom et depuis tout le monde m'appelle " *Missionary*." Quand je vis ces pauvres gens en de si bonnes dispositions, je dis au capitaine : " Battons le fer pendant qu'il est chaud ; suivez-moi avec frère Nicolas et allons tout de suite acheter un terrain." Je pris le paquet préparé d'avance pour cet achat, et nous voilà partis sur une pirogue de sauvage. L'af-

faire fut faite en un quart d'heure. *Raouma*, *Colva*, sa femme, toute sa famille et nous, fîmes le tour de la terre que je désirais acquérir, en formant de petits tas de pierres. J'étais ensuite aux pieds de *Raouma* trois chemises, trois couteaux de poche, trois colliers, trois miroirs et deux petites musiques avec un peu de tabac. Puis, lui faisant admirer le tout, je lui fis un signe que *cela* était à lui, et le terrain à moi. Il consentit en dansant avec toute sa famille qui sautait de joie. Nous revînmes à bord pour dîner, et le soir nous descendîmes à terre pour couper le bois de la cabane.

Le lendemain deux juillet, jour de la Visitation de Notre-Dame, fut une grosse journée ; car, en moins de quatorze heures sans relâcher, nous arrivâmes à mettre sur pied une cabane couverte d'herbes sèches de six mètres sur quatre avec deux compartiments. Les sauvages en sont dans l'admiration. Que sera-ce quand nous ferons la vraie maison, où nous pourrons enfin avoir avec nous le Très-Saint-Sacrement !

Le quatre juillet, jour de saint *Irénée*, martyr, à qui est consacré mon petit autel portatif, j'eus l'immense bonheur de dire la première messe qui ait été dite en Nouvelle-Guinée. La cérémonie fut simple, mais bien touchante. Nous avions tapissé de blanc notre pauvre cabane. La bannière du Sacré-Cœur donnée par les bonnes sœurs de la Bocca, de Rome, formait le fond de l'autel et l'unique ornement de notre petit sanctuaire. Le petit autel qui me fut donné à Marseille était monté. Tous ces souvenirs, joints aux circonstances au milieu desquelles nous nous trouvions, faisaient une telle impression que nos marins eux-mêmes étaient émus. Que le Sacré-Cœur de Jésus soit de nouveau béni et remercié !...

Je voudrais, mon vénéré Père, vous parler encore ; mais on vient me chercher, le bateau va partir. Il est onze heures, et j'écris depuis ce matin, 5 heures. Quand je connaîtrai mieux l'île et les sauvages, je vous écrirai de nouveau à leur sujet.

En attendant, mon Très Révérend Père, veuillez agréer l'expression de ma profonde vénération et de celle de mes bons Frères coadjuteurs, mes chers compagnons de mission. Daignez me bénir et me croire toujours, de votre Paternité, l'enfant bien soumis et bien reconnaissant.

Stanislas-Henri VERIUS,
Miss. du Sacré-Cœur.